- PALLI

Digitized by Google

BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI

II.a SALA

SCAFFALE 15

PLUTEO V

N.° CATENA 17

D. S. 15. V. 17

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LA FEMME DOCTEUR

O U

LA THEOLOGIE

TOMBE'E

EN QUENOUILLE

COMEDIE.

Biblioteca Nazionale NAPOLI V. F. III

BIBLIOTECA LUCCH

A LIEGE,

Chez la Veuve PROCUREUR, au vieux Marché. 1730.

Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRE

DE L'AUTEUR.

A L'EDITEUR,

J'Apprends, Monsieur, que vous me rendez un mauvais service que je n'avois pas lieu d'attendre de vous. Il est vrai que je vous ai permis de tirer une Copie de ma Piece ; mais vous la faites imprimer sans mon aveu, & malgré moi. N'est-ce pas abuser de la confiance d'un ami, & ne craignez vous point les reproches d'infidelité & de trahison que je suis en droit de vous faire ? Songez, je vous prie, que cette Piece ayant été faite à la Campagne par amusement & par pure complaisance, la présenter au Public sur le papier c'est la déplacer & lui faire perdre le peu de mérite qu'elle peut avoir. Vous me direz qu'elle a été jouée du moins en grande partie chez Madame la Marquise de * * qu'on l'a applaudie ; j'en ai été témoin en effet ; mais n'ai-je pas lieu de soupçonner que ce succès n'a été qu'un retour de complaisance & une espece de reconnoissance pour l'Auteur, plûtôt qu'un jugement de goût & de reflexion ? En un mot si vous en vouliez garder tous les Exemplaires, & n'en donner qu'aux personnes qui l'ont vû jouer, ou qui lon jouée elles mêmes, je serois a moitié rassûré. Mais que vous rendiez cette Piece publique, comme quelque chose qui en vaut la peine, voilà ce que je ne sçaurois vous pardonner.

A quoi m'exposez- vous ? Je m'imagine entendre déjà les clameurs de mille gens que vous connoissez. Quoi ! diront-ils, metre surle Théatre des partisans de la grace & de la charité comme des personnages ridicules ! Traiter dans une Comedie les matieres les plus saintes de la Théologie & de la Réligion ! Quel abus ! quelle profanation ! quel sacrilege ! Car voila leur style ;

 & Dieu

Digitized by Google

& Dieu ſçait les bons mots que la Gazette Eccleſiaſtique dira ſur cette avanture, à moins qu'elle n'aime mieux prendere le ton lamantable & tragique, voici ce que je pourrois leur répondre : que leur ami Paſcal a traité avant moi ces matieres dans des Dialogues qui ne ſont qu'une vraye Comedie, le tout authoriſé par leur fameux Docteur M. Arnaud ſur divers Paſſages de l'Ecriture & des Saints Peres. Mais j'entreprendrois envain de leur faire entendre raiſon. Ils inondent le Public tantôt d'écrits injurieux, tantôt de fades railleries : tout cela leur eſt permis, c'eſt un droit qu'ils ont acquis; Mais nous autres pauvres Moliniſtes ne nous aviſons pas de vouloir rire auſſi. Le proverbe qui dit que la moitié du monde rit de l'autre, n'eſt pas fait pour nous. Il faut ſouffrir qu'on rie à nos dépens ſans oſer rire à nôtre tour.

Je vous avoüerai pourtant que ce n'eſt pas cette eſpece de critique que je redoute le plus. ce qui me fait trembler c'eſt l'air dedaigneux & mépriſant, dont la piéce ſera reçûe par un certain nombre de perſonnes, prévenuës, ſi vous voulez, paſſionnées; ou de mauvais goût tant qu'il vous plaira: cela eſt toûjours fâcheux ,, Quelle fadeur, diront-elles, quel froid, quelle glace, quel tiſſu de mauvaiſes plaiſanteries ! il faut que ces gens là ayent perdu l'eſprit. Madame l'avez-vous lûe ? Ah! Dieu m'en preſerve; j'en ſerois morte d'ennuy. Pour moi j'en ai beaucoup ri, mais c'eſt de la ſottiſe de l'Auteur. Il faut lui donner un Brevet de la Calotte. Cet homme-là ne ſçait pas le monde. Eh! de quoi ſe mêlent-ils ces innocens de Moliniſtes de vouloir faire les plaiſans. Cela leur ſied bien. " Sur quoi quelque Chevalier, deſcendu de celui qui parle dans la critique de l'Ecole des femmes, prononcera l'Arrêt définitif, *deteſtable, morbleu, deteſtable*. Et ſi quelque ame charitable entreprend de juſtifier l'Auteur : *deteſtable, morbleu, deteſtable*. On aura beau dire qu'aprés avoir ſi ſouvent traité la choſe dans le ſerieux, on peut bien en plaiſanter du moins une fois : *deteſtable, morbleu, deteſtable*. Point d'autre reponſe, &

me

Digitized by Google

me voila condamné aux frais & aux dépens. Trouvez-vous que cela soit agréable ?

Ce n'est pas tout ; car si on vient à découvrir que c'est moi qui suis ce malheureux Auteur, me voilà perdu sans ressource : on me montrera au doigt, je n'oserai plus paroître, il faudra que je change de nom & peut-être de demeure. Les femmes sur tout ne me pardonneront jamais, comme si je les avois toutes envelopées dans la critique que je fais d'un très-petit nombre d'entre elles : Que ne diront point encore Messieurs les cinquante Avocats de la Consulation ? Et imaginez vous ce que c'est. que d'avoir affaire à cinquante Avocats comme ceux-là. Ajoûtez à cela les défauts réels de l'ouvrage : car qu'elle est la piéce de Theatre qui n'en ait point ? Or ce qui dans Moliere ou Renard n'est qu'un défaut, sera ici traité de sotise : ce qui dans eux n'est pas assez vif, sera ici trouvé d'un froid mortel ; & ce qui dans les autres paroît un peu outré pour égayer la Scéne, sera ici taxé d'excés ridicule.

Il faut encore que je vous communique un autre sujet d'inquietude que j'ai : c'est que comme on est depuis long-temps dans l'habitude d'attribuer aux Jesuites tous les ouvrages où Messieurs les Jansenistes ne trouvent pas leur compte, je suis persuadé qu'on me fera l'honneur de leur attribuer encore celui-ci, & je vous avouë que j'en suis peiné. Car je crains que quelque bel esprît du parti ne se mette en devoir de vanger sa secte pat quelque écrit sanglant & outrageux, comme c'est l'ordinaire de ces Messieurs ; & je serois au desespoir d'avoir attiré ce desagrément à une societè que j'honore & que j'estime infiniment. Encore une fois. Monsieur, je vous conjure par les droits inviolables de l'amitiè d'abandonner le dessein que vous avez formé de risquer ainsi ma réputation & mon repos. Si l'Edition n'est que commencée, arrêtez-la. Si malheureusement elle est achevée, rendez vous maître de tous les exemplaires, & n'en confiez qu'a des mains sûres. Je vous demande cette grace avec toute l'instance possible & je l'attends de vôtre amitié &c.

Digitized by Google

LETTRE

REPONSE

DE L'EDITEUR A L'AUTEUR.

Le sort en est jetté, Monsieur; & s'il y a, comme vous dites, du risque pour vôtre reputation & vôtre repos, je vous avertis que vous le courez tout entier. L'impression de vôtre Comedie est achevée, & j'étois sur le point de la livrer au public, lorsque j'ai reçû vôtre Lettre. Je vous avoüe que vos reflexions m'ont fait douter un moment si je ne méritois en effet les reproches que vous me faites d'infidelité & de trahison; mais tout bien consideré, j'ai conclu que vos frayeurs étoient vaines, & qu'il falloit m'en tenir à mon premier dessein. Qu'avez-vous à craindre pour vôtre repos & vôtre personne, puisque vous prévoyez vous-méme qu'on ne pensera seulement pas à vous; & qu'on ne manquera pas d'attribuer vôtre ouvrage aux Jésuites.

Quant au succés de la piéce, vous avez fort bien distingué les deux especes de critique qu'on en peut faire; l'une serieuse & grave: l'autre dédaigneuse & méprisante. Mas je veux pour vous rassûrer répondre par avance à ces deux critiques.

Quelle profanation! dites-vous, quel abus de tourner en ridicule les Défenseurs de la grace & de la charité, & de traiter dans une Comedie des matieres si serieuses! Distinguons, s'il vous plaît, les vrais Defenseurs de la grace & de la charité qui n'enseignent sur ces matieres que ce que l'Eglise croit & enseigne, d'avec les faux Docteurs qui corrompent la doctrine de l'Eglise par leurs opinions erronées. Ce seroit sans doute une témerité scandaleuse d'oser tourner en ridicule les premiers, & cela est reservé aux Pascals, aux Arnauds, à leur Sequelle. Mais pour les seconds, c'est

c'est à dire ; les faux Docteurs qui substituent leurs principes héretiques aux vrais principes de la foy, je soutiens qu'il est permis & loüable de decréditer leur doctrine par le ridicule comme par le serieux & si aprés les refutations solides qui en ont mille & mille fois fait connoître le venin, on peut en faite sentir le ridicule, c'est rendre service à la verité & a la religion, en arrêtant le cours de la seduction. Le ridicule n'a-t-il pas même souvent plus d'effet que les raisonnemens les plus forts, suivant le vers si connu d'Horace.

Ridiculum acri
Fortiùs & meliùs medias plerumque secat res.

Laissez donc déclamer tout à leur aise les prétendus Défenseurs de la grace. Laissez donc dire à la Gazette Ecclesiastique toutes les fadeurs qu'elle voudra : » que les Molinistes ne sçachant plus comment défen» dre la Constitution, se sont avisés de faire une Co» médie en sa faveur : qu'il est arrivé une nouvelle » troupe de Comédiens, qu'Arlequin s'est fait Moli» niste » & d'autres pareilles gentillesses. Peut'être iront-ils jusqu'à affitcher des placards, comme c'est encore leur stile. Mais plus ces Messieurs déclameront, plus vous aurez lieu d'être content de vôtre ouvrage, parce que ce sera une marque infaillible qu'il aura fait quelque impression dans le Public. Ajoûtez à cela que vous avez traité les choses avec une bienséance & une moderation qui mettra toujours entre vous & vos Censeurs une difference bien sensible, telle qu'elle est entre un Auteur moderé & des hommes passionés à qui les invectives ne coutent rien. Enfin toutes leurs clameurs tomberont d'elles même, & vôtre piece subsistera. C'est du moins le jugement que j'en ai porté aprés plusieurs personnes qui s'y connoissent mieux que moi.

Pour ce qui est de la seconde espece de critique, vous la redoutez, ditez-vous, plus que la premiere, & elle est en effet plus redoutable pour un Auteur Mais vôtre crainte est elle bien fondée ? permettez moi de distinguer encore ici les Lecteurs Molinistes, les Lec-

 teurs

teurs desinteressès, & ceux de la petite Eglise comme vous les appellez. Or. 1°. tous les Molinistes vous seront favorables, & ne se feront pas prier pour rire aux bons endroits excepté peutètre un petit nombre qui par une prudence outrée, ou une pusillanimité ridicule, croyent devoir, comme dit le proverbe, hurler avec les Loups. 2°. Si les Censeurs désinteressès critiquent vôtre piéce ce sera avec cette môderation & cette équité qui laisse appercevoir également & comparer ensemble ce qu'il y a de bon & de mauvais dans un ouvrage; & je suis persuadé que dans cette comparaison il n'y aura qu'à gagner pour vous. 3°. Il est vrai que les Messieurs & les Dames de la petite Eglise seront autant de Censeurs impitoyables. Le bon leur paroîtra mauvais, le mediocre insupportable & le mauvais exècrable. Mais croyez vous donc qu'ils soient en assez gran nombre pour asservir le jugement du public? Nous autres bons Molinistes nous sommes en verité la dupe de ces Messieurs. Nous croyons qu'ils ne marchent que par milliers & par Legions. Pourquoi cela? Parce qu'ils font beaucoup de bruit, & que tout retentit do leurs clameurs. Mais observez les de prés: & vous verrez que ce n'est qu'un petit corps de troupes qui a beaucoup de fifres & de tambours pour faire accroire que c'est une grosse armée.

Pourquoi ajoûtez vous encore que les femmes surtout ne vous le pardonneront jamais? Vous leur faites injure. Les croyez-vous donc assez déraisonables pour s'imaginer que vos àvez voulu attribuer à tout leur sexe ce que vous ne dites que d'un petit nombre, oupour croire qu'elles soient toutes exemptes de défaut? Elles n'ignorent point que le ridicule en tout gente est assez également partage entre l'un & l'autre sexe: & loin de trouver mauvais qu'on mette sur la Scene quelques femmes ridicules, celles qui ne leur ressemblent pas & qui sont sans contredst le plus grand nombte, doivent en sçavoir gré à uni Auteur, parce que le contraste fait èclater davantage leur mérite & leur esprit.

J'avouë

J'avoué que'il n'én sera pas ainsi de Messieurs les cinquante Avocats ; car il y a bien de l'apparence qu'il crieront en effet, & il n'est pas aisé de les faire taire ; Mais que faire à cela ? il faut les laisser crier. Je serois le premier à vous condamner si vôtre piece offensoit un corps aussi honorable & aussi utile à l'Etat que celui de, Messieurs les Avocats. Mais ces Messieurs n'ont garde de prendre fait & cause pour un petit nombre d'entr' eux qui sans l'aveu du corps, & même contre le sentiment de la plùpart des particuliers, se sont avisé de passer les bornes de leur profession, en traitant dans leur consultation des matieres Théologiques qui ne sont point de leur competence. Comme les fautes sont personelles, le ridicule qui en ersulte doit l'être aussi.

Je viens au dernier sujet d'inquietude que vous me marquez dans vôtre lettre. Vous craignez, dites vous, & vous avez raison, qu'on n'attribuë vôtre piece aux Jesuites, & que dans cette prévention les beaux esprits du parti ne publient contre eux quelque écrit sanglant. Soyez tranquille, Monsieur, je me fais caution que ces Peres vous le pardonneront sans peine. Car enfin si la Crainte d'un libelle diffamatoire & calomnieux étoit une legitime ezcuse pour n'oser demasquer l'erreur & l'attaquer de front, tous les Heretiques seroient bientôt maitres du champ de bataille. Féconds en invectives & en impostures, les injures & la calomnie ont été de tout-tems une de leurs grandes ressources. Mais lorsqu'on a un vrai zele pour la verité on les laisse vomir tout leur fiel, sans daigner seulement y faire attention, parce qu'on trouve assez dequoi se dedomager dans l'estime des honnêtes gens, & encore plus dans la consolation qu'on a de servir l'Eglise: Tels ont été de tout temps les sentimens des Jesuites; & vous devez m'en croire sur ma parole puisque vous n'ignorez pas que j'ai eu l'honeur d'étre de leur societé.

Cessez donc, Monsieur, de vous abandonner â de vaines frayeurs, & pardonnez moi, l'infidelité que je vous ai faite. Vous aurez plus d'Approbateurs que

Digitized by Google

vous ne pensez ; & après avoir fait une Comédie pour vous divertir avec vos amis, vous serez peut être tout étonné de voir qu'elle servira à desabuser plusieurs honnêtes gens que les Messieurs de la petite Eglise s'efforcent de séduire. C'est du moins ce que je me suis proposé en la faisant pimrimer, & je souhaite que le succès surpasse mes espérances, je vous envoyerai au premier jour un nombre d'exemplaires pour les distribuer à vos amis. J'ai l'honneur d'être &c.

ACTEURS

GERONTE.
MADAME LUCRECE Femme de *Geronte*.
DORISE, Fille ainée de *Geronte* & de Mad. *Lucrece*.
ANGELIQUE, Sœur de *Dorise* promise & accordee à *Eraste*.
CLEANTE, Frere de *Geronte*.
ERASTE, Amant d'*Angelique*.
M. BERTAUDIN.
M. DE LA BERTAUDINIERE Neveu de *M. Bertaudin*.
M. FRONDEBULLE) Avocats du nombre
M. BRAILLARDIN) des cinquante.
DORIMENE)
BELISE) Dames du quartier.
LA BARONE DE HARPIGNAC plaideuse.
FINETTE suivante de Mad. *Lucrece*.
Mademoiselle BAUDICHON Queteuse.
GILOTIN Colporteur de Livres.
UN NOTAIRE.

La Scene est dans l'Appartement de Madame Lucrece.

Digitized by Google

LA FEMME DOCTEUR OU LA THEOLOGIE TOMBEE, EN QUENOUILLE. COMEDIE

ACTE I.

SCENE PREMIERE

ANGELIQUE, FINETTE.

Ang. FInette !

Fin. Mademoiselle Angelique !

Ang. Qu'eſt ce que c'eſt que ce paquet que tu caches là ?

Fin. Là là, ne vous inquietez pas ; vous le ſçaurez aſſez tôt.

Angel. Quoi ! eſt-ce encore un de ces malheureux libelles que ma mere m'oblige de lire ?

Fin. Effectivement, voilà un joli libelle ! non, Mademoiſelle : c'eſt, s'il vous plaît, un bon gros *in quarto*; & remerciez bien l'Auteur de ce qu'apparemment il s'eſt laſſé de mentir ; car vous en auriez eu ma foi un bon *in folio*. Liſez ſeulement le titre, il eſt très-plaiſant. *Parallele de la doctrine de la Conſtitution,* &

prendre presque par cœur le nouveau Testament de Quesnel, & je ne sçais combien de libelles; & que pour lui plaire j'ai paru jusqu'ici ne pas desapprouver ses sentimens; mais je suis enfin si rebutée que je ne puis plus tenir; & si mon pere après une si longue absence ne revient enfin mettre ordre à tout ceci.....

Fin. Oh! ouy. Vous êtes surement une fille à faire un coup de tête! à peine osés vous souffler devant Madame vôtre mere.

Ang. Il est vrai; mais je suis du moins resoluë de ne plus dissimuler avec elle mes vrais sentimens; & je lui declarerai dès aujourd'hui, s'il le faut.

Fin. Il faut avoüer que M. Geronte vôtre pere a grand tort de nous avoir ainsi laissées à la discretion d'une femme aussi deraisonable, que Madame Lucrece. Aprés vous avoir accordée à Eraste, il a laissé à Madame le soin d'achever ce mariage, & il est parti pour l'Espagne, où ses affaires l'arrêtent encore: Dieu le benisse; mais je crois qu'il sera bien étonné à son retour de vous trouver encore fille, & de voir le bel ordre que sa femme a mis dans le menage: sa cave changée en Imprimerie, ses greniers en magasins de libelles, ses appartemens en bureau d'assemblée, un tas d'Avocats qui braillent, des Abbés qui cabalent, & Madame qui fait la Papesse. Il n'y a pas jusqu'aux Laquais qui ne dogmatisent; & l'autre jour le Cocher ne sachant plus quelle injure dire à ses chevaux les appella Molinistes.

Ang. Pourquoi donc es-tu la premiere à flater ma mere sur toutes ces extravagances?

Fin. Oh! pourquoi? C'est que j'y trouve mon compte. J'ai par-là toute la confiance de ma maîtresse. J'attrape de bonnes aubeines, & je fais même quelque figure dans le parti. Croiricés-vous que M. l'Abbé Filigramme me fait les yeux doux, & qu'il ne tient pas à lui qu'il ne me fasse faire quelque grosse heresie. Mais je suis, Dieu merci, terriblement Catholique sur l'honneur.

Digitized by Google

Ang. Tu es folle. Mais que dis-tu de Dorise ma sœur, qui se mêle aussi de detourner ma merè de conclure ce mariage.

Fin. N'entreroit-il pas un peu de jalousie dans son fait, ou peut-être même un peu d'inclination pour Eraste ;

Ang. Que dis-tu là ? Ma sœur est d'une vertu si sauvage. Elle est si serieusement occupée des disputes de religion. Elle paîort si ennemie du monde. A peine peut-elle se resoudre à porter un panier.

Fin. Cela est vrai ; mais il y a certaines vertus sauvages qui ne sont pas exemptes de foiblesse.

Ang. Ce qui me soutient, c'est que je me flâte toujours que mon pere arrivera bien-tôt.

Fin. Mais il faut bien qu'il arrive enfin, & les dernieres nouvelles qu'on en reçut il y a trois ou quatre mois faisoient assés entendre qu'il ne tarderoit pas encore long temps.

Ang. Mais s'il n'arrive point, mon oncle ne pourroit-il point persuader à ma mere de fixer enfin mon sort avec Eraste? Il m'a promis d'en parler encore aujourd'hui.

Fin. Qui, vôtre oncle ? Cleante ? Non Mademoiselle. Cleante est un Officier, honnête homme, judicieux & sensé, qui ne parle à Madame vôtre mere que raison & bon sens. Oh ! ce n'est pas comme cela qu'on la persuade. Mais vous m'arrêtés trop. Il faut que j'aille chés Madame.

Ang. Ecoute encore un mot. Il me vient en pensée de tâcher de gagner M. Bertaudin. Tu sçais le credit qu'il a sur l'esprit de ma mere.

Fin. Oh ! vraiement oüi je le sçais. Mais ne vous y fiés pas. Comme Madame ne fait rien que par le conseil de ce pretendu saint homme-là, j'ai de furieux soupçons que c'est lui qui fait differer vôtre mariage. Que sçait on s'il n'a point à cela quelque interêt caché? cet homme-là a un neveu.

Ang. Eh bien ! qu'importe ?

Fin. Je ne voudrois pas jurer qu'il ne se fut mis dans la tête

tête de vous le faire épouser ; & s'il se l'est mis dans la tete ' il l'aura bien.tôt mis aussi dans celle de Madame vôtre mere ; car c'est quelque chose d'inconcevable que cet homme là, n'ayant d'ailleurs aucun merite & que très peu d'esprit, ait pu avec son langage & ses grimaces de devotion, prendre un tel empire sur Madame vôtre mere. Quoi qu'il en soit, je m'apperçois que depuis quelque temps il me fait plus de civilités qu'à l'ordinaire. Je m'imagine qu'il a quelque secret a me confier, & je le verrai venir. Mais voici Madame Lucrece avec vôtre sœur.

SCENE II.

MADAME LUCRECE, DORISE, ANGELIQUE, FINETTE.

M.Lucr. EH bien, Finette, tu ne nous rends point compte de tes messages ?

Fin. Ah ! Madame il y a de grandes nouvelles.

Dor. Dis donc vite.

Fin. La Constitution va bien mal, Madame.

M.Lucr. Vraiment je le crois bien; mais comment cela?

Fin. C'est qu'on dit que les cinquante Avocats.....

Dor. Eh bien, les cinquante Avocats ?

Fin. On dit que les cinquante Avocats ont composé un nouveau Factum contre elle.

Dor. Ah ! ma mere, que cela sera bon, que cela sera bon : il faudra pour le coup que Messieurs les Evêques changent de ton.

Finet. Ce qu'il y a de facheux, c'est qu'on dit que les Medecins font une Ordonnance pour, & on croit qu'on prendra le Corps des Barbiers pour Arbitres.

M.Lucr. Oh ! il n'y a rien à craindre. Les cinquante Avocats l'emporteront. Mais d'où sçais tu cette nouvelle ?

Finet. C'est ce gros Chanoine là....qui presche tant contre la Morale relâchée, & qui est si réjoüi : Monsieur....Monsieur Tonneau.

Digitized by Google

M.Lucr. Bon, bon ! voila dequoi entretenir tantôt nôtre assemblée. N'en êtes vous pas bien aise ma Fille?

Doris. J'en suis-dans une joye que je ne puis exprimer.

M.Lucr. Et vous Angelique ?

Angel. Oüi Madame.

M.Lucr. à Finet. Qu'as tu appris encore ?

Finet. On dit que le guet a arrêté cette nuit dans une ruë du Fauxbourg S.Germain un Homme d'Eglise qu'on disoit être un Prêtre de S.Sulpice.

M.Lucr. Oh ! sans doute. Voyès ces gens-là. Ce Prêtre avoit surement quelque mauvais dessein.

Finet. Mais il s'est trouvè que c'est un Prêtre Appellant.

M.Lucr. Ah ! le pauvre homme ! il alloit sûrement faire quelque bonne œuvre. As-tu vû M.Bertaudin?

Finet. Oüi. Madame. Il a été fort incommodé cette nuit d'une espece d'étouffement pour avoir lû les trois premiere pages du Mandement de M. l'Archevêque.

M.Lucr. Le Saint Homme ! dequoi s'avise-t-il aussi de lire ces pauvretés là ?

Finet. Il est un peu mieux ce matin; car je l'ai trouvé qui déjeunoit assés bien avec deux Religieux fort austeres.

M.Lucr. C'est l'image des premiers Fideles que ce M. Bertaudin. C'est lui qui m'a le premier appris les grands principes de la Grace & de la saine Theologie, à parler toûjours avec douceur & charité, à aimer la paix, à savourer l'onction admirable qui est répanduë dans les Ouvrages de nos pieux Ecrivains. Oh ! que cet homme-là possede bien l'esprit des premiers Siécles de l'Eglise! mais vous le connoissés toutes aussi bien que moi. Où as tu encore été ?

Finet. J'ai vû la Mere Sainte Babille qui dressoit un nouvel Acte d'Appel pour la Communauté. J'ai été chés Belise, que j'ay trovée qui disputoit contre un Evêque. Dorimene étoit à sa toillette avec deux Abbés. M.Frondebulle alloit à la bûvette. M.Braillardin

din examinoit une Thése de Sorbonne. Ils vous font tous bien des complimens, & ils ont promis de se rendre tantôt ici à l'assemblée. J'ai aussi rencontré Cleante M. vôtre frere qui m'a demandé si vous étiés visible ce matin. Je crois qu'il vient vous voir.

M. Lucr. Oh! pour Monsieur mon frere on se passeroit bien de ses visites, Qu'est-ce que c'est que ce Livre là!

Finet. Oh! Madame c'est un Livre qui vous fera bien plaisir. C'est M. l'Abbé Brutal qui vous l'envoye.

M. Lucr. Lit. Parallele de la Doctrine de la Constitution & de la Morale des Jesuites avec celle des Payens. Ah, mes Filles! l'excellent ouvrage!

Dorif. Que nous allons avoir de plaisir?

M. Lucr. Tenés mes filles, quelque impatience que j'aje de le voir, je veux que vous soyés les premieres á le lire.

Angel. Pour peu que ma sœur ait d'envie de le lire.... .. J'attendrai....

M. Lucr. Non, non vous n'avés qu'à le lire toutes deux. Il faut que vous a yés ce plaisir là ensemble. Pour moi je vais achever une autre lecture dont je ne veux pas perdre une ligne. Quand mon frere viendra, avertissés moi. Finette, venés ranger ma toilette.

SCENE III.

DORISE, ANGELIQUE.

Dorif. IL me paroît ma Sœur, que vous n'avez pas beaucoup d' empressement pour ce nouvel ouvrage.

Angel. Que voulez vous? c'est que je vois que tous ces livres ne font que répeter les mêmes choses: beaucoup d'invectives contre les Molinistes, quelques passages de l'Ecriture & de S. Augustin bien ou mal appliqués, de grandes déclamations sur la pureté de la morale, & beaucoup de discours que je n'entends pas.

Dorif.

Dorif. Que vous n'entendez pas ! vous avez donc l'esprit bien bouché.
Angel. Cela se peut : mais j'ai du moins la consolation de ressembler en cela à beaucoup de Dames qui ne sont pas soupçonnées de manquer d'esprit.
Dorif. Oüi;mais elles ne l'occupeut qu'à des bagatelles.
Angel. Il est vrai qu'elles ne l'occupent qu'aux soins de leur menage, à l'education de leurs enfans, à veiller sur leurs Domestiques, & qu'elles partagent ainsi leur tems entre les obligations de leur état & les devoirs de la Religion ; mais je crois que par la elles se font aussi estimer que celles qui s'occupent à raisonner sur des matieres qu'elles n'entendent pas.
Dorif. Tenez, ma Sœur, tout cela signifie que vous écoutés plus volontiers les discours d'Eraste & que vous les entendès mieux.
Angel. Je l'avouë mais souvenés vous que c'est de l'aveu de mon Pere qui m'a ordonné de regarder Eraste comme l'Epoux qu'il ne destinoit.
Dorif. Quelle foiblesse.
Angel. Je le crois ma Sœur, mais vous devés me la pardonner. Le privilege de n'être occupée comme vous que de choses spirituelles, n'est pas donné à tout le monde.
Dorif. Est ce à dire selon vous que je ne puisse pas penser aussi à me marier, si je veux ? detrompez vous, ma sœur. Ce n'est point le mariage en soi que j'apelle une foiblesse ; c'est de s'en occuper comme d'une affaire importante jusqu'à negliger de s'instruire à fond des grands principes de la saine Theologie.
Angel. Il est vrai que les pensées terrestres ne vous viennent pas même à l'Esprit. Mais en tous cas, vous ne songerez pas du moins à Eraste.
Dorif. Eh ! pourquoi ne pourrois je pas y penser ? vous vous prévalez un peu trop de l'autorité de mon Pere.
Angel. Quoy ! ma Sœur, vous voudriez m'enlever l'Epoux que mon Pere ma destiné ?
Dorif. Je ne dis pas cela ; mais je m'entends bien. Voici

mon

Digitized by Google

mon Oncle qui arrive, & ma Mere qui sort tout à propos. Retirons nous si vous voulez pour commencer nôtre lecture.

SCENE IV.

MAD. LUCRECE, CLEANTE.

Clean. EH bien mes niéces, est ce que je vous chasse?

M.Lucr. Laissez les aller, Monsieur, elles ont une lecture à faire ensemble, Mais vous mon frere, avez-vous encore quelque nouveau raisonnement à me faire?

Clean. Oüi, ma Sœur, j'ai une proposition fort raisonnable à vous faire: c'est que vous devriez enfin marier vôtre fille Angelique, & qu'on ne comprend pas comment vous laissez trainer si loug-tems une affaire qui devroit être faite il y a deux ans.

M.Lucr. N'est-il pas vrai que voila la centiéme fois que vous m'en parlez.

Clean. Il ne s'en faut gueres.

M.Lucr. Eh bien, m'avez vous persuadée?

Clean. Parbleu il paroit bien que non.

M.Lucr. Pourquoi-donc perdez-vous le tems à me le redire?

Clean. Eh! pourquoi ne sçauroit on venir à bout de vous persuader?

M.Lucr. Oh! pourquoi! de quel droit, s'il vous plaît, m'en demandez vous la raison? êtes vous mon Tuteur, mon Curateur? vous n'êtes que mon beau Frere enfin.

Clean. C'est bien peu de chose il est vrai. Mais parlons raison, & ne nous fâchons point.

M.Lucr. Me facher, moi! sçachez qu'il y a longtems que je suis exempte de ces foiblesses de la nature corrompuë, grace à M. Bertaudin.

Clean. Fort bien; & sans vous fâcher vous feriez quelque

que fois enrager toute la terre. Il faut avoüer qu'il vous apprend de belles choses ce M. Bertaudin.

M.Lucr. Eh mon frere, de la douceur & de la charité. Vous ne pouvez souffrir M.Bertaudin, parce que c'est un saint.

Clean. Vous vous trompez : j'ai toûjours fait profession d'aimer & d'honorer la vertu ; mais à vous dire le vrai celle de M.Bertaudin ne m'a j'amais plû.

M.Lucr. Pourquoi donc cela ?

Clean. Je ne vous dirai pas que M. Bertaudin est un plat personnage qui n'a que des grimaces de dévotion & presque point d'esprit. Mais c'estque depuis que vous lui avez donné vôtre confiance, toute vôtre maison est en desordre. Vos Domestiques ne sont point payés, vos filles ne sont point établies, vôtre logis est le bureau d'adresse de tout ce qu'il y a de brouillons & de gens ridicules dans le quartier ; & au lieu que vous aviez auparavant quelque confiance en mes conseils, à peine aujourd'huy daignés vous m'écouter !

M.Lucr. Eh mon frere un peu de douceur & de Charité. Ah ! que vous connoisses mal le merite & la vraye vertu ?

Clean. Soit ; mais enfin le pauvre Eraste me fait pitié. Laissés-vous toucher en sa faveur. Quel plaisir prenès-vous à désesperer deux jeunes personnes ?

M.Lucr. Eraste est bien le maître de se desesperer s'il veut ; mais pour ma fille, je suis bien sûre qu'l n'en est rien, Vous la connoissés mal, Monsieur, & elle est mieux élevée que cela, la pauvre enfant vraiment songe bien à se marier, Allés, depuis qu'elle a lû les livres de nos Messieurs, elle sçait s'occuper de pensées bien plus sérieuses.

Cle. C'est à dire que vous croyés qu'uniquement occupée de vos disputes de la Cõstitution, elle ne pense point au mariage. Eh bien, ma Sœur, je vous que vous la connoissez mal vous même, que c'est vous qui vous trompés.

M.Lucr. En verité il n'est permis qu'à vous d'avoir des preventions si étranges. Je vais l'appeller, pour vous en

en convaincre par vous même, Venès, Angelique; on a un mot á vous dire.

Clean. J'y consens; mais laissés la donc s'expliquer en liberté; & si la chose est comme je dis, rendés vous enfin à nos desirs.

M.Lucr. Ou! si la chose est comme vous dites je n'aurai pas besoin de vos conseils pour sçavoir ce que j'aurai à faire.

SCENE V.

MAD. LUCRECE CLEONTE, ANGELIQUE,

M.Lucr. CRoirés-vous bien, ma fille, que voila votre Oncle qui veut qu'on vous marie incessamment avec Eraste? Répondès moy: je suis bien sûre que vous n'y songés seulement pas.

Angel. Dequoi me serviroit-il d'y songer?

M.Lucr. Vous n'y pensés donc plus?

Angel. Helas! le moins que je puis.

M.Lucr. Eh bien, mon frere, voyés vous;

Clean. Comment donc! Eh! ne voyés vous pas vous même que sa timiditè l'empêche de s'expliquer?

M.Lucr. Pour cela, mon frere, vous êtes bien obstinè. Eh bien, Angelique, je vous le dis encore une fois, & je vous l'ordonne: dites nous vos véritables sentimens.

Angel. Si je croyois ma mere que vous songeassiés tout de bon à me donner à Eraste, je vous dirois avec sincerité ce que j'en pense; mais si vous n'y songés pas, il est inutile de m'expliquer.

Clean. Eh bien ma Sœur l'entendés-vous.

M.Lucr. Oh oh! Voila bien de la prudence, Mademoiselle. Expliquès-vous encore une fois & parlés en libertè.

Angel. Helas! je n'ose.

M.Lucr. Comment vous n'osés.

Angel.

Angel. Non, ma Mere, je crains de vous deplaire?

M.Lucr. Ah ! je ne vous entends que trop, petite dissimulée. Vous n'osés avoüer votre honte, & Eraste, à ce que je vois, vous tient au cœur. Tous ces saints personnages qui fréquentent ici, toutes ces Dames si zelées pour la grace & contre l'Evêque de Rome, tout cela chés vous n'est rien au prix d'Eraste. Voilà l'objet de la délectation terrestre qui domine dans votre cœur : voila les pensées dont vous vous ocupés au lieu de méditer, de savourer les saints livres qu'on vous met entre les mains. Avés vous seulement commencé la lecture de celui que je viens de vous donner.

Angel. Oui ma mare, mais .....

Clean. Eh ! ma Sœur de la douceur & de la charité.

M.Lucr. Quoy mais ?

Angel. Le titre seul de cet ouvrage me paroit si grossier & si emporté. Je n'aurai jamais le courage de le lire; & puis, qu'est ce-que cela m'apprend ?

M.Lucr. Comment ce que cela vous apprend, impertinente ?

Glean. Bon ! voilà ce que l'on appelle de la douceur.

M.Lucr. Cela vous apprend à connoître quelles gens sont les Molinistes : gens pernicieux, ennemis du Roi & de la Religion.

Clean. Fort bien. Voici à présent de la charité.

M.Lucr. Qui corrompent la morale, qui pervertissent les mœurs, qui détruisent le premier article du Symbole, qui ne veulent pas qu'on aime Dieu.

Clean. Que de douceur & de charité !

Angel. Mais ma mere .....

M.Lucr. Eh bien ma mere!

Angel. Qu'ai-je besoin de connoître les Molinistes?

M.Lucr. Comment petite imbecile ! la personne sacrée de nos Rois, les libertés de l'Eglise Gallicane, les Loix du Royaume, les fondemens inebranlables de la Monarchie, la pureté inviolable de la foi, tout cela vous est indifferent ?

Clean.

Clean. Misericorde, ma sœur ! oú prenéz vous toutes ces belles phrases-là: voilà de grands mots pour meubler quatre consultations d'Avocats.

Angel. A Dieu ne plaise, ma mere ! je respecte la personne des Rois, les libertés de l'Eglise Gallicane & les Loix du Royaume, comme autant de choses sacrées; mais enfin ce n'est pas moi qui en suis chargée, & je ne vois pas que des femmes sur tout....

Clean. Parbleu elle a raison; & si vous voulez qu'elle entende tout cela, envoyés la donc étudier en Droit & en Sorbonne.

M. Lucr; Ah, vous ne le voyés pas, c'est apparemment votre Eraste qni vous empêche de le voir. Eh bien, puisque vous avés envie d'être mariée, vous le serés peutêtre plutot que vous ne le pensés; mais ce ne sera pas avec Eraste, je vous en avertis.

Angel. Ah ! ma mere.

M. Lucr. Ne vous inquietés pas. On m'a proposé pour vous un jeune Homme qui vous convient mieux qu'Eraste, & je vais y songer, Retirés-vous, & faites moi venir Finette.

Angel. Oh ciel.

SCENE VI.

MAD. LUCRECE, CLEANTE, FINETTÉ.

Clean. Vous voyès pourtant, Madame, que j'avois raison.

M. Lucr. Oui : je voi que vous vous melés un peu trop de mes affaires. Laissés moi s'il vous plaît gouverner mes enfans à ma maniere.

Clean. Quoî rien ne poutra vous rendre favorable aux desirs d'Eraste ?

M. Lucr. Non assurement. Finette ayés soin de faire avertir M. Bertaudin de me venir parler.

Clean. Seroit-ce lui qui vois auroit proposépour Angelique

Digitized by Google

lique le jeune homme donc vous venés de parler?

M.Lucr. Que vous importe? Oui c'est lui, puisque vous le voulés sçavoir, & soyés tranquile. Car je sçais ce que je dois faire, & pour couper à tous vos discours, je le ferai peut-être dés aujourd'hui.

Clean. Je le vois bien: vous aimés mieux suivre les conseils de vos Messieurs de la petite Eglise que les miens. Tous leurs conseils sont inspirés de Dieu: tout ce qu'ils disent c'est autant d'oracles. La verité ne parle que par leur bouche, il n'y a qu'eux qui ayent de la science, & nous sommes tous des ignorans & des sots.

M. Bert. Fort bien! nous voici à present sur un autre Chapitre. Continués, si cela vous plaît. Je vous écouterai volontiers.

Clean. Ma foi, ma sœur, votre conduite ne vous fait du tout point d'honneur dans le monde; & vous ferés beaucoup mieux d'imiter plusieurs Dames de votre connoissance que je pourrois vous nommer, & qui avec beaucoup d'esprit & de merite se font honneur d'ignorer les disputes de Religion. Eh, parbleu de quoi vous melez vous avec un tas de femmes, de Moines & de Prêtres broüillons de controller les Bulles des Papes, de censurer des Mandemens des Evêques, de blâmer ou d'aprouver des choses que vous n'entendez pas; Que diroient, je vous prie, dans le monde les gens de bon sens, si on vous voyoit faire à l'égard de la Jurisprudence & des Arrêts du Parlement, ce que vous faites à l'égard de la Theologie & des decisions des Evêques? ne se mocqueroit-on pas de vous.

M.Lucr. Vous nous croyez donc bien ignorantes à ce que je vois!

Clean. Ignorantes! non. Vous sçavez ce que vous devés sçavoir: coudre, filer, broder & beaucoup d'autre choses qui conviennent à votre sexe. Vous avés même de l'esprit, & je veux croire que vous en avés plus que beaucoup d'autres femmes, & même que

beau-

beaucoup d'hommes. Mais vous ne sçavés pas la Theologie enfin.

M.Lucr. Pourquoi ne la saurois je pas, je vous prie? Est-ce parce que je n'ai pas étudié dans les Ecoles? est-ce une soutane noire & un petit rabat qui donnent la science? Fautil tant d'erudition pour sçavoir ces grands principes & ces verités fondamentales de la Religion: qu'on ne resiste jamais à la grace quand on l'a; mais qu'on ne l'a pas toûjours: que toutes les actions dont la charité divine n'est pas le motif sont autant de pechés, & d'autres choses semblables? allez, allez, mon Frere, quand on a un peu lû les livres de nos Messieurs, on sçait plus de Theologie que vous ne pensés. Demandés a Finette.

Finet. Oh! pour cela, quoique je n'aye pas autant d'esprit que Madame pour comprendre la Theologie, je crois pourtant en sçavoir assés pour être reçûë Procureur au Parlement.

Clean. Oüi, je vois que vous en sçavés beaucoup l'une & l'autre. Mais d'où sçavès-vous si ces grands principes que vous venés de dire de la grace & de la charité sont vrais ou faux? Car voilà de quoi il s'agit.

M.Lucr. D'où je le sçais! la question est plaisante. Ne le sçais je pas de saint Paul & de saint Augustin dont j'ay lu les passages dans les livres de nos Messieurs? Finette, repons lui un peu.

Finet. Eh! si donc, Monsieur. Je crois que vous nous prenés pour ces Dames Molinistes qui ne sçavent que leur Catechisme & prier Dieu. Oh? que nous ne nous amusons point à la bagatelle. Si j'avois seulement ici un des passages plus longs que d'ici à demain.

Clean. Oüi, mais si ces passages sont mal expliqués par vos Messieurs!

M.Lucr. Voilà ce que vous ne me persuaderés pas.

Clean. Vous avés raison; car j'avoué que n'étant pas aussi Theologienque vous, je ne suis pas en état de vous en convaincre. Mais une chose du moins qui devroit vous en faire douter, c'est qu'une infinité des

Digitized by Google

Docteurs en beaucoup plus grand nombre sans comparaison, & aussi habiles que les vôtres, soutiennent que vos Messieurs entendent mal ces passages.

M.Lucr. Riant d'un air dedaigneux. Voila de plaisans Docteurs qne vous me cités-la, ah, ah, ah! des Molinistes & des Ultramontains.

Clean. Que dites-vous là Madame. Tous les Evêques, toutes les Universités, tous les Ecclesiastiques Seculiers & Reguliers, excepté une poignée de mutins, sont des Ultramontains & des Molinistes? Vous n'y pensés pas.

M.Lucr. Ah! voila encore de fortes autorités! eh, eh, eh.

Finet. Que n'y ajoutez-vous encore le Pape & tous les Cardinaux? Oh, oh, oh, oh!

M.Lucr. Qu'en penses tu Finette?

Finet. Serieusement, Madame, je pense que vous valés toute seule plus de vingt Evêques, & les autres Dames à proportion. Pour moi je me croirois bien à plaindre, si je n'en valois pas bien une demie douzaine; ainsi à bien prendre la chose, nous avons beaucoup plus d'Evêques pour nous que les Molinistes.

Clean. Enverité vous étes folles toutes deux, & vos discours font pitié.

M.Lucr. Oüi, nous sommes folles, ah, ah! Finette, nous sommes folles: Qu'en dis tu? Nos discours lui font pitié. Allez, allez, mon frere, ces matieres-là sont un peu audessus de la portée d'un Officier, & ce n'est point avec nous qne je vous conseille de disputer. Ah! que vous seriez bien plus étonné si dans nos assemblées vous entendiés raisonner nos Dames sur la pureté de l'ancienne Doctrine de l'Eglise: & de la morale Chrêtienne. Venez y, venez y, & vous verrés si nous sçavons parler Theologie.

Clean. Parbleu, je le veux bien. La chose est assés curieuse pour meriter d'être vuë. J'y viendrai tantôt au lieu d'aller à la Comedie, & je crois que je n'y perdrai rien. Je m'imagine que les pauvres Molinistes

n'y

n'y sont pas épargnés, & Dieu sçait les plaisanteries qu'on y fait d'Escobar.

M. Lucr. s'èvanouissant. Ah! Finette soutiens moi ah... ah! je me meurs.

Finet. Eh! Monsieur quel nom avés-vous prononcé-là? il valoit mieux prononcer le Diable, voila Madame qui tombe en foiblesse.

Cleant. Comment donc! au nom d'Escobar elle tombe en foiblesse?

Finet. Elle n'y manque jamais; & voila deja la troisiéme fois que cela lui arrive.

Cle. Parbleu je ne sçavois pas cela. Donnés-lui donc vitement de l'eau de la Reine d'Hongrie. J'en ai sur moi.

Finet. Oh! ce n'est pas ce qu'il lui faut. Voici son remede. Criez avec moi Monsieur. (*elle crie*) le saint Prêtre Quesnel! le grand Monsieur Arnaud! Saint Pâris! la grace, efficace! criés donc avec moi Monsieur.

Cleant. Je crois que tu te mocques.

Finet. Non, Monsieur; vous allés voir qu'elle va revenir. La grace efficace, Madame, le Saint homme Quesnel! tenés la voila qui revient.

M. Lucr. revenant de l'èvanoüissement. Ah!.... mon frere j'excuse vôtre ignorance; mais prenés-y garde une autre fois.

Cleant. Ma foi, Madame, je vous demande pardon, mais je ne sçavois pas que le nom d'Es...Parbleu j'ai encore pensé faire une sortise.

Finet. Eh bien Madame, comment vous trouvés vous?

M. Lucr. Ce ne sera rien, Oh ça, mon frere, revenés donc tantôt si vous voulés pour nôtre assemblée. Et toi, Finette, envoye quelqu'un prier M. Bertaudin de me venir parler. J'espere qu'il m'aidera à remettre Angelique à la raison. (*elles sortent*)

Cleant. Moi je vais à la poste où l'on m'a dit qu'il y avoit une lettre de mon frere pour moi, Plut à Dieu qu'elle m'aprît des nouvelles de son retour. Car voila une maison perduë s'il ne revient y mettre ordre.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, FINETTE.

Fin. EH bien, Monsieur Eraste, vous venés voir Angelique n'est ce pas ?

Eraste. Belle demande.

Fin. Peine inutile ! soins superflus ! ah, pauvres amours, qu'on vous maltraite.

Eraste. Que veux-tu donc dire ?

Fin. Je veux dire que Madame Lucrece s'obstine plus que jamais à ne vous point marier.

Eraste. Cleante n'est-il point venu lui parler ? il me l'avoit promis.

Fin. Il est venu, il a vu Madame, il lui a parlé; mais.....

Eraste. Quoi ! il n'a rien obtenu ?

Fin. Rien du tout, & je viens d'apprendre que Madame Lucrece songe pour sa fille à un autre que vous.

ERASTE. Faisant quelque pas avec action.

Oh ! puisque cela est ainsi, il faut enfin que je prenne mon parti.

Fin. Eh ! quel parti ?

Eraste. De soustraire Angelique à la tyrannie de sa mere.

Fin. Comment vous voudriés l'enlever ?

Eraste. Pourquoi non ? c'est ma femme enfin : son pere me l'a donnée, & je suis seur que Cleante son oncle y consentira.

Fin. Ouy : mais jamais Angelique .....

Eraste. Je vais lui demander son consentement à elle-même, & je me flatte de l'obtenir.

Fin. Vous vous flattés beaucoup.

Eraste. Aide nous, je t'en prie, dans ce dessein, ou du moins

moins ne l'empêche pas. Tiens, voilà un diamant que je te donne d'avance.

Fin. Ah ! vous m'attendrissés, & je vois bien qu'il faudra vous être favorable. Mais prenés garde que Madame ne vous trouve avec Angelique. Entrés vite dans sa chambre : voici quelqu'un.

SCENE II.

M. BERTAUDIN, FINETTE.

M. Bertaudin, D'un air & d'un ton devot,

BOn jour, ma chere fille, comment se porte-t'on ici ?

Fin. Fort bien, Monsieur ; Madame est impatiente de vous voir.

M.*Bert.* Helas ! elle a interrompu le cours de mes prieres. Sais-tu pour quel sujet elle m'a envoyé chercher ?

Fin. C'est, dit-elle, pour l'aider à ranger sa fille Angelique.

M.Bert. Comment donc ! est-ce qu'Angelique s'est derangée de son devoir ?

Fin. Madame le croit ainsi, parceque la pauvre enfant commence à s'ennuyer de ce qu'on differe si long tems son mariage.

M.Bert. Ah ! j'entends. (*à part*) C'est justement le point où je l'attendois. (*haut*) Angelique a donc bien de l'impatience d'être mariée.

Fin. Elle en meurt d'envie ; & si vous pouviez persuader à la mere de finir cet affaire, vous rendriés un grand service à la fille.

M. Bert. à part. Ouy : il faut presser l'execution de mon dessein. (*haut*) Eh bien, je te promets que je vais tâcher de le faire.

Fin. Quoi! tout de bon? Oh que j'en suis aise ! car vous pouvés tout sur l'esprit de Madame.

Digitized by Google

M-Bert. Cela est vrai ; mais il s'agit encore de persuader Angelique, & j'aurois besoin pour cela du credit que tu as sur son esprit.

Fin. Point du tout, Monsieur, Angelique est persuadée de reste, & dés qu'on lui parlera d'épouser Eraste elle ne se le fera pas dire deux fois.

M. Bert. Que veux tu dire avec Eraste ? Ce n'est pas lui que j'ai envie qu'elle épouse.

Fin. Ah! je vous demande bien pardon. Je ne sçais aussi pourquoi je reve toujours à cet Eraste. Mais de qui parlés-vous donc ? Je gage que je le devine.

M.Bert. Voyons.

Fin. Vous voulés faire épouser Angelique à Monsieur vôtre neveu.

M.Bert. Tu l'as dit. C'est à mon neveu qui s'appelle de la Bertaudiniere qui est le nom que j'ai donné à une petite terre que je lui ai achetée. Comment as tu deviné cela ?

Fin. Bon cela saute aux yeux ; car premierement Angelique est un bon parti ; & ensuite je suis sure que M. de la Bertaudiniere & elle sont si justement faits l'un pour l'autre, que c'est merveille.

M. Bert. Mais tu n'as jamais vu mon neveu.

Fin. Monsieur de la Bertaudiniere ? Non, mais qu'importe ! Deja il vous ressemble surement.

M. Bert. Un peu.

Fin. Eh bien, voilà tout ce qu'il faut. D'ailleurs Eraste, entre nous, est un jeune étourdi qui a encore la tête bien verte.

M. Bert. Tu approuve donc mon dessein ?

Fin. Je le trouve admirable.

M. Bert. Eh bien, puisque tu l'approuve, il faut t'avoüer une chose. C'est moi qui ai persuadé à Madame Lucrece de differer jusqu'ici le mariage d'Angelique avec Eraste.

Fin. Oüi da !

M. Bert. Et comme je savois que Cleante pressoit continuellement ce mariage il m'a fallu pour le bien de la chose

chose inspirer à Madame Lucrece un peu d'éloignement pour son frere.

Fin. Vous avés fort bien fait.

M. Bert. J'ai prevu ce qui est arrivé, qu'Angelique se lasseroit d'attendre si long-temps, & aujourd'hui qu'elle est impatiente d'être mariée, & qu'elle n'a presque plus d'esperance d'épouser Eraste, je suis persuadé qu'elle consentira à épouser mon neveu le Bertaudiniere, plutôt que de n'être point mariée du tout.

Fin. Je le crois comme vous.

M. Bert. Je suis assés sur de sa mere ; mais il sera bon que tu dispose aussi tout doucement l'esprit d'Angelique à consentir à ce mariage, afin que la chose se fasse de meilleure grace.

Fin. Laissés-moi faire.

M. Bert. Mon neveu ne laissera pas d'avoir aussi son petit bien. Il n'est pas absolument mal fait ; & pour un jeune homme de sa petite condition, il est assés bien apparenté. J'ai bien fait entendre tout cela à Madame.

Fin. Voilà tu en aurés bonne idée. Mr. de la Bertaudiniere, Me. de la Bertaudiniere, de petits Bertaudinieres, cela fera une pepiniere de Bertaudinieres qui sera jolie en toutes manieres.

M. Bert. Ne t'imagine pourtant pas que ce soit l'interêt que je regarde en cela. Dieu m'a fait la grace depuis long-tems de n'avoir jamais de vuës si basses. Ce que j'en fais, Finette, c'est uniquement par zele pour le salut d'Angelique.

Fin. Oh ! je m'en suis bien doutée.

M. Bert. Car enfin, tu le sais ; Eraste est un jeune homme aimable & tout mondain. Il aime Angelique, Angelique l'aime ; & il se pourroit bien faire que cette sympathie naturelle fut uniquement l'ouvrage de la nature, & non pas de la grace & de la charité.

Fin. Je n'en voudrois pas jurer.

M. Bert. S'ils s'épousoient, ils s'aimeroient peut-être ainsi toute leur vie.

Digitized by Google

Fin. Cela est vraiment bien à craindre.

M. Bert. Et voilà deux ames livrées pour jamais au peché & à la nature corrompüe.

Fin. Voyez ce que c'est! c'est pis qu'une excommunication.

M. Bert. Sans comparaison au lieu qu'en épousant mon neveu la Bertaudiniere, comme sa personne n'a rien qui puisse flatter la nature, Angelique ne l'aimera que selon Dieu, & par le mouvement d'une charité surnaturelle; en sorte qu'ils vivront tous deux dans une union toute sainte, n'ayant que des desirs toujours purs & nulle affection terrestre.

Fin. Cela est admirable! Quoi: Monsieur, s'il entre un peu d'inclination naturelle dans la tendresse legitime qu'une épouse a pour son époux, c'est un peché?

M. Bert. Oüi, ma fille. Tout ce que la nature nous dicte & nous fait faire, tous les sentimens qu'elle nous inspire, tout ce que nous ne faisons pas par le mouvement de la divine charité, autant de pechés.

Fin. Et pourquoi donc cela Monsieur?

M. Bert. C'est ma fille, que toute la nature est corrompue dans sa source, dans sa masse, & dans sa substance. Un infidéle a beau croire qu'il fait une bonne action en soulageant son pere; il fait un peché. Une mere qui aime ses enfans, une épouse qui aime son époux, si elles ne les aiment pas par le seul mouvement d'une charité surnaturelle, autant de pechés.

Fin. Voilà qui est bien triste; car sur ce pied là il faut donc que nous épousions toutes des Magots, pour ne les aimer que par le mouvement de la charité. Ma foi je suis bien trompée si ces maximes la font fortune; mais n'importe. Allés voir Madame qui vous attend.

M. Bert. J'y vais; mais va-t en toi-même disposer l'esprit d'Angelique, comme je t'ai dit.

Fin. Fiés-vous-en à moi.

M. Bert. Tiens, vois-tu ce riche brasselet? C'est une de nos saintes Dames qui me l'a donné pour en faire

des

des œuvres de charité.

Fin. Il est riche en effet.

M. Bert. Eh bien, si la chose reussit, tu le vois bien ? (*en le remettant dans sa poche*) je te le garde.

Fin. Vous me le gardez ? Je vous suis vraiment bien obligée.

M. Bert. Je vais entrer chez Madame ; mais encore une fois souviens-toi de me bien seconder.

Fin. Oüi, oüi. (*à part*) Je te le garde.

M. Bert. Et sur tout ne vas point parler de tout ce que nous venons de dire là.

Fin. Oh ! ne craignez rien. (*à part*) Je te le garde encore une fois. Voilà un maître cagot ; mais pour un fripon, il n'est gueres habile.

SCENE III.

ANGELIQUE, ERASTE, FINETTE.

Angel. entr'ouvrant la porte de son Cabinet.

Finette !

Fin. Eh bien, Mademoiselle ?

Ang. N'y a t'il plus là personne, & puis-je faire sortir Eraste.

Fin. Venez, venez tous deux, je vais vous apprendre de jolies nouvelles.

Erast. Qu'est-ce que c'est ?

Ang. Qu'y a t'il ?

Fin. N'est il pas vrai que vous vous aimés bien tous deux ?

Erast. Tu le sais de reste. Aprés.

Fin. Oüi : mais n'entre-t-il pas un peu de nature dans tout cela ?

Ang. Qu'appelles tu nature ? Nôtre amitié est honnête & legitime, telle quelle doit âtre entre deux personnes accordées par leurs parens.

Digitized by Google

Fin. Vous le croyez.

Ang. Sans doute que veux tu donc dire.

Fin. Je veux dire que vous êtes tous deux pire, que des excommuniés. Peché, nature corrompue, abrononrio Satanas.

Erast. Ah Finette! sommes-nous donc aux termes de plaisanter? Es tu folle?

Fin. Un peu, mais pas tant je vous assure, que Monsieur Bertaudin, La difference qu'il y a entre lui & moi, c'est que je suis une folle de bonne humeur, au lieu que M. Bertaudin est un fou des plus mechans.

Ang. Explique toi donc.

Fin. Eh bien:je vous l'ai deja annoncé à l'un & a l'autre. Vous avés un rival vous, & vous un nouvel amant.

Erast. Un rival.

Ang. Un amant.

Fin. Oüi.

Erast. Comment le nomme-t-on?

Ang. Quel est son nom?

Fin. Son nom est Monsieur de la Bertaudiniere.

Erast. La Bertaudiniere!

Ang. Est-il possible?

Fin. Oüi Monsieur de la Bertaudiniere; très-cher neveu du très-saint homme Monsieur Bertaudin Directeur tout puissant de Madame Lucrece, & son Conseiller en tous ses conseils. C'est M. Bertaudin qui a fait differer jusqu'ici vôtre mariage, dans la vue, dit-il, que lassés d'attendre si long-temps vous consentiriez a épouser son cher neveu Monsieur de la Bertaudiniere.

Erast. Ah! le scelerat! le bourreau!

Ang. Finette tu ne m'avois dit que trop vrai. Moi épouser un Bertaudiniere!

Fin. Pourquoi non! Monsieur de la Bertaudinieree n'est pas riche; mais il pourroit l'être tout comme un autre. Il n'est pas trop bien fait de sa personne; mais ce n'est pas sa faute. Il n'est pas d'une grande naissance: mais ses parens ne sont pas de meilleure condition

que

que lui. Il n'a pas beaucoup .....

Angel. Finis donc, veux-tu te mocquer de moi ?

Fin. Ecoutez : prenez vos mesures là-dessus, & au plutôt ; car Monsieur Bertaudin en fait actuellement la proposition à Madame vôtre mere.

Ang. Helas ! il la persuadera.

Erast. Eh, qu'importe qu'il la persuade, si vous consentez à me suivre ? Angelique approuvez le dessein que je vous propose. J'ai l'aveu de vôtre pere, j'aurai celui de vôtre oncle, que craignez-vous ?

Fin. Quoi vous n'étes point encore d'accord de vos faits ?

Erast. Nnn ; elle est insensible à mon desespoir. Elle se livre à de vaines frayeurs de ce qu'on dira, de ce qu'on pensera. Cruelle Angelique, n'avez-vous pas assez donné au respect que vous devez aux volontés d'une mere deraisonnable, & faut-il pour de vaines allarmes nous exposer à être separés pour jamais.

Fin. Ma foi, Mademoiselle, vous n'avez pas de temps à perdre. Le marché sera bientôt conclu entre Madame Lucrece & M. Bertaudin ; & de l'humeur dont est Madame vôtre mere, je ne repondrois pas que dans vingt-quatre heures vous ne fussiez Madame de la Bertaudiniere.

Ang. Ah! Finette ne me parlés plus d'un objet si odieux. (*elle reve*) .....

Erast. Vous revez ?

Ang. C'en est fait, je me rends puisque c'est une necessité de le faire.

Erast. Adorable Angelique, quel transport de joye vous faites succeder à la plus affreuse tristesse ! je sens que mon amour .....

Fin. Bon, vôtre amour ! il est bien ici question de pousser les beaux sentimens. Convenez promptement ensemble.

Erast. Eh bien, Angelique, je reviendrai tantôt à l'heure que vous voudrés me marquer, & je vous amenerai par la petite porte du jardin.

Ang.

Digitized by Google

SCENE V.

ANGELIQUE, MONSIEUR BERTAUDIN.
Ils s'asseoyent.

M.Bert. ME permettez vous, Mademoiselle, de vous faire un compliment trés sincere, & trés affectuex ?

Ang. Vous étes bien le maitre.

M.Bert. C'est qu'il me paroit que la grace fait dans vôtre cœur tous les jours de nouveaux progrés.

Ang. A quoi connoissez vous cela, Monsieur ?

M.Bert. C'est que vôtre maintien est si modeste & si gracieux. Ah ! quel dommage que l'esprit du monde corrompit de si heureuses dispositions !

Ang. Il est vrai ; mais c'est mon affaire, Monsieur, plus que la vôtre.

M.Bert. Fasse le Ciel que vous soyez toujours fidele à suivre les exemples de Madame vôtre mere, & docile à ses conseils.

Ang. Je sais, Monsieur, ce que j'ai à faire sur cela.

M.Bert. (*à part*) Oüais ! elle me paroit un peu rétive. (*haut*) Tout ce que j'apprehende pour vous, c'est que vous ne suiviez un peu trop des inclinations toutes naturelles.

Ang. Expliquez vous, de grace; je ne vous entends pas.

M.Bert. C'est que Madame vôtre mere qui est une personne toute spirituelle & remplie des grands principes souhaiteroit que vous écoutassiez un peu moins une affection toute terrestre que vous avez pour un certain jeune homme .....

Ang. Eh ! pourquoi, Monsieur, cette affection que vous appellés terrestre, seroit-elle condamnable ? Son principe & sa fin ont toujours été trés honnêtes, & elle est autorisée par mon pere.

M.Bert. Oüi ; mais ..... N'est-il pas vrai que vous aimez

Digitized by Google

mez Eraste tout naturelleme t.

Ang. Tout ce que j'en sai, Monsieur, c'est que mon Pere m'a ordonné d'aimer Eraste comme l'époux qu'il me donnoit : je le trouve aimable, je l'aime, où est le crime.

M. Bert: Ah ! Mademoiselle, depuis le peché du premier homme, (écoutez bien ce grand principe, & gravez-le dans vôtre esprit) depuis le peché du premier homme, nôtre nature est si corrompue que tout ce qu'elle aime, & tout ce qu'elle fait, est peché.

Ang. Que faut-il donc faire, Monsieur ?

M. Bert. Il faut que la grace par sa force victorieuse se rende la maitresse absolue de nôtre volonté, & la tourne invinciblement au bien ; car alors (écoutez bien) nous sommes entrainez par une delectation celeste à laquelle nous ne pouvons resister. Au lieu que sans cette grace, la delectation terrestre nous entraine necessairement au mal.

Ang. Fort bien. Et cette grace, Monsieur, l'avons nous toujours.

M. Bert. Oh ! qu'il s'en faut bien ! Dieu la refuse quelquefois à ses favoris mêmes.

Ang. C'est donc alors une necessité pour eux d'être entrainés par la delectation terrestre.

M. Bert. Helas ! oüi.

Ang. Eh bien, Monsieur, voilà précisement le cas où je suis par rapport à l'affection que j'ai pour Eraste.

M. Bert. Comment donc ?

Ang. Ie n'ai point la grace pour la surmonter, & je suis entrainée par la delectation terrestre.

M. *Bert.* Et d'où savez vous que vous n'avez pas la grace ?

Ang. Elle ne m'entraine pas : je ne l'ai donc pas. Il faut l'attendre.

M. *Bert.* N'importe, Mademoiselle, il faut toujours travailler ..... la ..... Et faire quelques efforts.

Ang. Eh, Monsieur, puis-je faire le moindre effort sans la grace ? Ie l'attends.

M. *Bert.*

M. *Bert.* Quoi vous perseverez ainsi tranquillement dans une affection que Madame vôtre mere n'approuve pas.

Ang. I'attends la grace, Monsieur.

M. *Bert.* Demandez-la du moins au Ciel.

Ang. Eh, comment la demander, si je ne suis pas entrainée à la priere.

M. *Bert.* En verité vous êtes bien coupable de persister dans un attachement dont la charité n'est pas le principe.

Ang. Dites que je suis bien malheureuse ; mais comment serois-je coupable d'une chose qui ne depend point de moi ? I'attens la grace.

M. *Bert.* Vous desobeissez à Madame vôtre mere.

Ang. Est-ce ma faute ? Ie lui obeirai de reste, dès que j'en aurai la grace ; & puisque c'est là vôtre doctrine, Monsieur, faites le lui bien comprendre, je vous prie, afin qu'elle excuse ma desobeissance.

M. *Bert.* Quoi ! vous obligerez Madame vôtre mere à user de son autorité.

Ang. Helas ! elle pourra me contraindre ? mais la grace seule peut changer les cœurs ; je l'attends.

M. *Bert.* Oh ! qu'il me fache que vous ne receviez pas mieux mes conseils.

Ang. Eh Monsieur ! puisque je n'ai point la grace pour les suivre, aidez-moi du moins à detourner ma mere de la pensée qu'elle a de me faire oublier Eraste.

M. *Bert.* Ah ! que me dites-vous là.

Ang. Ie vous en aurois une éternelle obligation.

M. *Bert.* Me preserve le Ciel de favoriser jamais des vûes si humaines & si terrestres : il y a long temps que mes pensées ne vont qu'à l'éternité, & que toutes les choses de ce monde ne me sont rien.

SCE-

SCENE VI.

MADAME LUCRECE, ANGELIQUE, M. BERTAUDIN.

Me. *Lucr.* MA fille vous est bien obligée, Monsieur, des bontés que vous avez pour elle ; & je ne doute pas que vos bons conseils ......

M. *Bert.* Helas, son cœur n'est point encore bien épuré des affections sensibles, ni son esprit bien degagé des préjugés vulgaires ; mais j'espere que vôtre autorité sera plus d'effet sur elle que mes bons conseils.

Me. *Lucr.* Ie l'espere bien aussi comme cela ; & ne laissez pas d'amener tantôt comme je vous ai dit Monsieur vôtre neveu.

M. *Bert.* Volontiers, Madame ; mais l'heure de la priere me rapelle il faut que je me retire.

M. *Lucr.* Allez, Monsieur, j'aurai soin de tout.

SCENE VII.

MAD. LUCRECE, ANGELIQUE.

Elles s'assoyent.

M. *Lucr.* ANgelique, je vous aime, & jusqu'à present je vous l'ai fait assez cônoître. Vous m'avez tantôt extrêmement offensée ; mais je vous le pardonne, pourvû que vous veuilliez réparer vôtre faute. Je veux même vous rendre heureuse. Mais Angelique, Angelique, ce n'est pas comme l'esprit du monde l'entend. (*Angelique pendant ce discours paroit distraite*) (*Madame Lucrece haussant la voix*) vous plaît il de m'écouter ?

Ang. Ma Mere ! ....

M. Lucr. Ma fille! est ce que vous vous mocquez de moi?

Ang. Dieu m'en préserve!

M. Lucr. Regardez moi donc & écoutez moi. Ne m'avez-vous pas dit tantôt que vous ne seriez pas fachée d'être mariée?

Ang. Il est vrai, ma Mere (*a part*) ô Ciel!

M. Lucr. Eh bien, ma fille, je veux suivre en cela vôtre inclination.

Ang. Je vous suis bien obligée.

M. Lucr. Je vous destine même un jeune homme plein de merite & de vertu.

Ang. Eraste en a beaucoup.

M. Lucr. Plaît il? fort bien élevé, entendez vous, par un saint oncle qui l'a nourri dans les vrais principes de la morale & la religion, & qu'on assure de voir être la perle des maris. Est-ce encore là Eraste?

Ang. Tous cela bien entendu lui convient assez.

M. Lucr. Eh bien, je vous apprends que ce n'est pas lui. Les filles sont admirables. Quand elles se sont coisées de quelqu'un, elles croyent qu'il n'y a que lui dans le monde.

Ang. Mais, ma Mere.....

M. Lucr. Taisez vous. Le jeune homme dont je vous parle se nomme Monsieur de la Bertaudiniere (*Angelique paroit choquée.*) voilà t'il pas, petite innocente! est-ce que ce nom là vous choque? C'est en un mot le neveu de ce Saint homme qui vient de vous parler, Monsieur Bertaudin.

Angel. Ma Mere, pardonnez-le moi? mais je change de pensée.

M. Lucr. Comment donc?

Angel. Je ne veux plus être mariée.

M. Lucr. Fort bien. Ce prompt changement est fort édifiant, & vous me donnez là une bonne preuve de vôtre obéissance. Quand je ne veux pas vous marier, vous le voulez: & quand je le veux, vous ne le voulez plus.

Angel. Sommes-nous maîtresses de nos desirs & de nos

volontez ; Je vous ai si souvent entendu dire tout ce que nous voulons; c'est la grace ou la passion qui nous le fait vouloir, sans que nous puissions y resister à Monsieur Bertaudin vient de me dire la même chose.

M.Lucr. Ah ! vous faites aussi la raisonneuse ! eh bien, puisque vous voulez raisonner, sçavez-vous qu'elle est l'autorité d'une Mere sur sa fille.

Angel. Helas ! oüi.

M.Lucr. Sça vez-vous bien encore que vôtre Pere en partant m'a laissé tous ses droits ? Ainsi pour vous épargner la peine de tant raisonner je veux, ma fille & je vous l'ordonne.

Angel. Ah ! ma Mere quel arrêt allez vous prononcer.

M.Lucr. Oüi, je veux que dés ce soir même vous soyez mariée.

Angel. Dés ce soir.

M.Lucr. Oüi dés ce soir.

Angel. O Ciel ? [*elle se jette aux genoux de sa mere*] ma Mere laissez-vous fléchir par mes larmes.

M.Lucr. Taisez vous, & levez vous. Ce que j'en fais c'est pour vôtre bien.

Angel. Hélas ! je mourrai de ce bienfait.

M.Lucr. Oh ! que vous n'en mourrez pas ? mais la nature patira, l'inclination naturelle sera étouffée, la cupidité sera domptée & la charité triomphera.

Angel. Eh : que dira mon Pere lorsqu'il me trouvera mariée avec un autre qu'Eraste ?

M.*Lucr.* Vôtre Pere peu instruit des bons principes, avoit trop écouté en vous accordant à Eraste l'inclination que vous aviez l'un pour l'autre, comme s'il falloit y avoir égard dans les mariages. Oh ; que ce nest pas comme cela que M.Bertaudin l'entend.

Angel. Cette inclination a toujours été honnête de la part d'Eraste & de la mienne, & elle n'a jamais eu qu'une fin legitime & chretienne. C'est mon Pere qui la fait naître, & ......

M.Lucr. Mais voyez quelle ignorance depuis le temps qu'on est aprés à l'instruire Ne voyez vous pas qu'où

il y

Digitized by Google

il y à du peché, il ne peut y avoir rien d'honnête, & qu'où il y a de la nature il n'y a que du péché ?

Angel. Non ma mere, je ne vois pas cela.

M. Lucr. Vous ne le voyez pas ? Oh bien, vous aurez tout le loisir de l'apprendre? mais je vais sur le champ ecrire à M. Bertaudin pour le prier encore de ne pas manquer de m'amener son néveu. Ayez soin de le bien recevoir.

SCENE VIII.

ANGELIQUE, FINETTE.

Fin. EH bien, comment vous êtes vous tirée d'affaire ?

Angel. J'ai prié, j'ai pleuré.

Fin. Et puis c'est tout ?

Angel. Helas : oüi.

Fin. Et tout en priant & en pleurant vous vous laisserez marier avec Monsieur de la Bertaudiniere.

Angel. Il le faudra bien.

Fin. Eh? vous promettiez tantôt de faire des merveilles.

Angel. Je n'ose resister à ma mere.

Fin. O Ciel : croiroit-on qu'avec tant de Vertu elle fut presque Moliniste; vous avez pourtant encore une ressource.

Angel. Dans mon oncle.

Fin. Ouy.

Angel. Et bien j'attendrai ce qu'Eraste & lui auront résolu ensemble, & si mon oncle veut m'amener lui-même chez lui, je m'y resoudrai : car je vois bien qu'il ne me reste plus d'autre moyen de me soustraire au malheur dont je suis menacée.

Fin. Demeurez donc chez vous pour attendre vôtre oncle & la visite de Monsieur de la Bertaudiniere. Pour moi je vais tout préparer pour le petit Concile des Dames. *Fin du Seconde Acte.*

ACTE

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MADEMOISLLE BAUDICHON, FINETTE.

Fin. VOila Dieu merci ma besogne faite pour aujourd'hui, & nos Dames viendront quand il leur plaira. Ah, ah, voici encore le questeuse de nos Messieurs, bon jour, Mademoiselle Baudichon. Il me semble que depuis quelque temps vous faites vôtre Cour à Madame plus frequemment qu'à l'ordinaire.

M. Baud. Que veux-tu, mon enfant, c'est que les besoins augmentent, & il faut bien.....

Fin. Quoi les besoins de la petite Eglise.

M. Baud. Nous sommes dans un temps de persecution, vois tu ? Et tu sçais qu'en temps de guerre on a bien de la peine à nourrir ses troupes.

Fin. Je le crois, sur tout lorsqu'elles sont un peu affamées. Mais ce qu'il y a de bon pour vous Mademoiselle Baudichon, c'est que lorsque les besoins de la petite Eglise augmentent, les vôtres diminuent à proportion.

M. Baud. Que veux-tu dire.

Fin. Là, là, vous m'entendez bien. Il faut bien que chacun vive de son petit metier; & que les receveurs se payent sur la recette.

M. Baud. Oh, cela étoit bon autrefois que nos Messieurs étoient moins interessés. Mais aujour-d'hui ils ont tant de neveux & des niéces... En un mot les gens d'Eglise nous mangent. Au reste je n'ai pas le temps de causer : fais moi parler à Madame.

Fin. Je vais l'avertir.

SCE-

SCENE II.

MAD. BAUDICHON. *Seule*.

EN attendant voyons un peu nôtre Memoire ; car il me semble que la charité commence à se refroidir un peu. Il est vrai que je suis dans une mauvaise Parroisse. Ah, si j'étois dans Saint Gervais ou Saint Roch, ma recette seroit bien plus forte. *Elle lit.*

MEMOIRE *de ce qui a été fourni par des personnes charitables, pour le soutien & l'avancement de la bonne cause. Du second Quartier de* 1730.

M*Ademoiselle Marton*....... 50. *francs*. Quel zéle elle a cette pauvre Couturiere, à peine gagne-t-elle trente sols par jour, & voyez ce quelle donne, aussi est elle dirigée par un habile homme.

Item *Madame Sotancourt*..... 200. *francs*. Ah ! Madame Sotancourt en conscience, ce n'est pas assez Imaginez vous que cette femme qui est bête & qui raisonne comme un pot, s'est déclaree contre la la Constitution pour avoir des lettres de bel esprit, & elle ne donne que deux cens frans. Oh, j'irai vous revoir Madame Sotancourt.

Item *Mademoiselle de Fondsec*........ 100. *francs*. Pour celle-là il n'y a pas le mot à dire ; car il faut même qu'elle les dérobe à son Pere.

Item *Monsieur l'Abbé Simon*.... 900. *francs*. Vraiment, il n'a eu son Benefice qu'a cette condition là.

Item M*onsieur Tolonier*.... 2000. *livres*. Ah ! je sçais bien pourquoi. C'est à rabattre sur la somme de dix mille livres qu'il s'est obligé de payer pour l'employ qu'on lui à procuré.

Item M*adame Grobec*............. 300. *livres*. Oh, c'est bien peu Madame Grobec. Vôtre procès ne valoit rien du tout, & sans les sollicitations de nos jeunes Dames, vous l'aviez perdu.

Item

Digitized by Google

Item *Monsieur l'Abbè Cornichon*.......150. *francs*. Oüi, mais,je lui ai promis qu'on seroit foule à ses Sermons, & il préche si mal que j'aurai bien de la peine.

Item *Madame Betard*.......... 100. *francs*. Pour celle-là, c'est une bonne dupe, car elle est bonne Moliniste dans le fond, & je lui fais accroire que c'est pour les pauvres. Mais voici Madame Lucrece, il n'est pas besoin qu'elle voye cela.

SCENE III.

MAD. LUCRECE, MAD. BAUDICHON.

M. Lucr. TE voilà encore, Baudichon, tu es insatiable.

M. *Baud.* En verité. Madame, les temps sont bien difficiles, & si les Dames les plus zélés comme vous, ne font pas quelques efforts de charité, la verité perdra son procés.

M. Lucr. Mais souviens-toi donc qu'il y a qu'un mois que je te donnai 50. pistoles, & que six semaines auparavant je te donnai deux mille livres. En un mot depuis un an j'ai donné plus de douze mille francs; & je dois pourtant depuis trois ans tous leurs gages à mes Domestiques. Tu ne me laisses pas un sol.

M. *Baud.* La providence est si grande, Madame. Dieu benira vos saintes charités: & vous ne sçauriez croite le service que vous rendrez à la bonne cause, & l'honneur que cela vous fera parmi nos Messieurs.

M. Lucr. Quels besoins si pressans a t on donc à present.

M. *Baud.* Outre les besoins ordinaires que vous connoissez, c'est à dire les aumônes ou petites pensions qu'il faut faire à tant de personnes, il nous a fallu fournir depuis quelque temps à l'édition de beaucoup d'Ouvrages, & ce qu'il y a de triste, c'est que lorsque les frais en sont faits, on nous en confisque toujours une bonne partie.

M. *Lucr.*

M.*Lucr.* Oüi, mais vous vous dedommágez bien sur ceux que vous sauvez de la confiscation.

M.*Baud.* Helas, presque point; car il en faut toûjours donner un grand nombre en pur present. Et sans cela qui est ce qui liroit nos livres? les Molinistes n'ont pas cette adresse là, & voila ce qui fait que leurs ouvrages demeurent dans l'oubli.

M.*Lucr.* Mais encore.

M.*Baud.* Il y a sur tout trois articles qui nous épuisent.

M.*Lucr.* Et, quels articles.

M.*Baud.* Premierement les Chartreux d'Utrecht. Car vous voyez bien qu'il ne faut pas abandonner de saints Religieux qui se sont soustraits à l'obéissance, & à la regle, pour vivre dans une sainte, & douce liberté.

M.*Lucr.* Cela est vrai.

M.*Baud.* Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'il faut les nourrir eux & leurs gardes.

M.*Lucr.* Comment leurs gardes.

M.*Baud.* Oüi, Madame; car comme la plupart voudroient revenir en France & se soumettre à leurs Superieurs, on est obligé de les faire garder à vuë, de peur du scandale que leur retour causeroit dans l'Eglise.

M.*Lucr.* Je ne sçavois pas cela. Et le second article.

M.*Baud.* Ce sont les Prêtres interdits. Car comment voulez vous que tant de saints Prêtres subsistent désormais.

M.*Lucr.* Eh mais, comme la plupart ne sont pas de Paris, ils pourroient retourner dans leurs Diocéses.

M.*Baud.* Que dites vous là, Madame? Non obstant leur interdit, ils rendent ici de grands services. Ils crient, ils se plaignent, ils vont de maison en maison décrier M. l'Archevêque & le Ministere. Cela fait un bien infini.

M.*Lucr.* Quel est le troisiéme article.

M.*Baud.* Ce sont les miracles de Saint Pâris.

M.*Lucr.* Comment donc, que veux tu dire?

M.*Baud.* C'est que Saint Paris fait bien des miracles,

comme

comme vous sçavez. (*à part.*) àh, je crains d'en avoir trop dit.

M. Lucr. Eh bien, est ce que ces miracles-là se font pour de l'argent? seroit on d'assez mauvaise foi pour.....

M. Baud. Je ne dis pas cela, Madame.

M. Lucr. Que veux-tu donc dire?

M. Baud. Mais..... c'est que.... pour entretenir la devotion du penple, il faut..... bruler beaucoup de cierges sur le tombeau de Saint Pâris, & la cire coute cher. Et puis ne faut-il pas faire quelques aumônes charitables aux pauvres gens que Saint Paris à guéris? Tout le monde sçait qu'il a couté deux cens francs d'aumône pour une femme seule; encore le miracle étoit-il des plus communs.

M. Lucr. Tout cela est bon; mais je ne puis plus y fournir, & pour cette fois ici je ne te donnerai que ces vingt pistoles. Adieu mon enfant fais bien mes complimens à nos Messieurs.

M. Baud. Je n'y manquerai pas Madame.

SCENE IV.

MAD. LUCRECE, FINETTE.

M. Lucr. FInette?

Finet. Que vous plait-il Madame?

M. Lucr. Fais venir ma fille Angelique; car je crois enteudre venir M. Bertaudin.

Fin. Oüi le voilà lui même avec son cher neveu M. de la Bertaudiniere. [*à part en s'en allant*] Angelique est pourtant avec son oncle. Il faut qu'ils se depêchent de convenir ensemble.

SCE-

Digitized by Google

SCENE V.

MAD. LUCRECE, M. BERTAUDIN, M. DE LA BERTAUDINIERE.

M. Bert. MAdame, je ressens une grande consolation de l'honneur que vous faites à mon neveu de le recevoir dans une aussi sainte famille que la vôtre ; & je me flatte qne les bons exemples qu'il il y trouvera contribueront à murir les heureuses dispositions qu'il a pour la vertu.

La Bert. Oh! pour cela, je m'en picque.

M. Bert. C'est à lui sur tout à vous en marquer sa reconnoissance. Mou neveu, dites donc quelque chose à Madame.

La Bert. Oh! laissez-moi faire.

M. Lucr. Monsieur vôtre oncle m'a dit beaucoup de bien de vous, M. de la Bertaudiniere.

La Bert. Ah! Madame c'est qu'il se mocque.

M. Lucr. Je crois que vous serez bien aise d'épouser ma Fille.

La Bert. O! pour cela oui.

M. *Lucr.* Et que vous ne serez pas faché d'entrer dans la famille.

La Bert. O: pour cela non.

M. *Bert.* Excusez Madame la simplicité d'un jeune homme qui toujours élevé dans l'étude de la pi eté n'a jamais vu le monde.

La Bert. O: que pardonnez-moi.

M. *Lucr.* Il est vrai que M. de la Bertaudiniere me paroit n'avoir pas encore beaucoup d'usage, & cela me fait quelque peine pour ma Filles mais cela viendra.

La Bert. Oh: qu'oüi, cela viendra. La barbe m'est bien venuë déja. Mais c'est que la bontéque vous avez de me faire l'honneur .....

M. *Lúcr.* Cela sufit, Monsieur, & je suis bien sure de vos sentimens.

Digitized by Google

M.*Bert.* Que vous avez de bontè, Madame :

M.*Lucr.* Il ne faut pourtant pas paroître tout à fait si neuf, Monsieur de la Bertaudiniere.

La Bert. Oh Dame : je ne sçais comme cela se fait : car c'est à mesure que je deviens grand,

M.*Bert.* J'espere qu'il se formera dans peu. Car d'ailleurs il ne manque point d'esprit; & il fait meme des Vers François assez joliment.

M.*Lucr.* Ah ah ! j'en verrai volontiers de sa façon, & celà me fera plaisir pour ma fille.

La Bert. Eh bien, je vous en apporterai tantôt.

M. *Bert.* Mon neveu, voila Mademoiselle Angelique, saluez la.

SCENE VI.

MAD. LUCRECE, ANGELIQUE, M. BERTAUDIN, M. DE LA BERTAUDINIERE, FINETTE.

M. *de la Bert. à Finet.* MAdemoiselle, l'éclat qui reluit dans vos yeux.... (*Finette rit*) oh oh! cela vous fait rire.

M.*Bert.* Que faites-vous donc mon neveu ? ce n'est pas la Mademoiselle Angelique, la voici.

La Bert. Ah ah! . . . . l'éclat qui reluit dans vos yeux.. foin, j'ai une memoire de lievre, & puis je suis tout honteux devant les filles.

M.*Lucr.* Laissons-la les complimens, Monsieur. Vous aurez tout le temps de lui en faire, & l'essentiel est que vous viviez bien ensemble dans une sainte & parfaite union.

La Bert. Oh ! je crois que nous vivrons bien ensemble, car comme je ne suis point Moliniste, elle ne l'est pas non plus.

M.*Lucr.* Je ne le crois pas.

La Bert. Oh! c'est que je me mocque de la Constitution moi. J'ai fait mes études à l'Université voyez-vous ?

Et

Digitized by Google

Et quand je rencontre des Jèsuites je ne manque jamais de leur dire.. (*il contrefait le cocq d' Inde*) pia pia pia: glou glou glou glou.

M. Bert. Haussant les èpaules : Mais, mon neveu, en veritè.... Madame cette grande naiiveté est une marque de la simplicitè & de la candeur de son ame. Vos leçons corrigeront en lui ce qu'il y a de dèfectueux.

M. Lucr. Ces dèfauts là sont peu de chose, & ne font point de tort á un mèrite solide Eh bien: ma fille, vous ne rèpondez rien?

Ang. Que voulez vous que je rèponde, Madame? je ne sçais point faire le cocq d'Inde.

Fin. C'est bien dommage? car il me semble que cela feroit un beau concert.

La Bert. Mademoiselle Angelique sçait elle la musique?

Ang. Point du tout Monsieur.

La Bert. Eh bien, ny moi non plus. Mais je voudrois que vous m' eussiez entendu chanter lorsque j' ètois tout petit. Aussi on disoit que j'ètois bien malin; mais c'est signe d'une bonne marque.

M. Lucr. à M. Bertaudin. Monsieur, je suis bien aise d'avoir vû Monsieur vôtre neveu; & il ne s' agit plus que de faire dresser le contrat de mariage. Vous sçavez mes intentions, & ce que je donne a ma fille. Je vous ai remis la procuration que mon mari m'a donnè en partant pour agir en son nom avec la même autoritè que lui même. Ainsi allez faire dresser le contrat par un Notaire. Ayez soin qu'il soit en bonne forme, & quand vous l'apporterez tantôt, je signerai sans y regarder aprés vous.

M. Bert. Quoi! Madame vous ne prendrez seulement pas la prècaution de lire le contrat avant que de le signer?

M. Lucr. Des prècautions avec Monsieur Bertaudin! non, Monsieur, je vous assure. Ce seroit manquer à la confiance que j'ai en vous, & je vous promets que je ne le ferai pas.

Fin. (*á part.*) Il me semble que je ne m'y fierois pas tant moi.

Digitized by Google

M. Bert. Que cette confiance m'est prècieuse, Madame! soyez sure que je n'en ferai qu'un bon usage, & que j'exécuterai fidellement vos ordres. Vous vous retirez, Madame?

M. Lucr Oüi je vais attendre les Dames & les Messieurs de nôtre assemblèe qui vont arriver.

M. Bert. Mon neveu prenez congé de ces Dames. *La Bert. faisant des reverences d'une maniere ridicule.*

Jusqu'au revoir, Madame. Sans adieu Mademoiselle.

Fin. Peste soit du butor! bon! voici à present nôtre prude. Laissons la. Je m'imagine qu'elle est bien aise & qu'elle croit déja tenir Eraste.

SCENE VII.

DORISE, ANGELIQUE.

Dorise. ENfin, ma sœur, vous êtes au comble de vos vœux & vous allez être mariée. Je vous en félicite.

Ang. C'est un effet des bontés que vous avez pour moi.

Dor. Il est vrai que l'époux qu'on vous donne n'est pas tout à fait de votrê choix; mais le merite de l'obeïssance doit être comptè pour quel que chose.

Ang. Helas! si vous l'estimez tant je vous le cèderai sans peine tout entier!

Dor. Moi ma sœur! je n'aurois garde de vous enlever l'Epoux que ma Mere vous donne. Vous m'avez tantôt dèfendu d'y penser.

Ang. Que vous êtes charitable!

Dor. Mais vous voyez pourtant que vos droits sur Eraste n'ètoient pas aussi assurès que vous le disiez; & s'il lui prenoit envie de soupirer pour moi, je ne vois pas quel interêt vous y pourriez prendre.

Ang. Quoi! ma sœur, avec une vertu si èpurée & une Morale si austere vous vous entretenez de semblables idées?

Digitized by Google

Dor. Et vous avec si peu de principes & de lumieres vous vous mêlez de me faire des lecons? Soyez tranquille, ma sœur; je sçais mieux que vous ce que le devoir & la bienseànce exigent de moi.

Ang. Je le crois; mais soyez tranquille vousmême sur les sentiments d'Eraste. Vôtre vertu n'aura jamais lieu de s'en allarmer. Le voici qui vient apparemment me voir; mais je vous laisserai, si vous voulez, la libertè de vous expliquer la premiere avec lui: & si vous en faites un amant je vous l'abandonne.

Dor. Vous me l'abandonnez?

Ang. Oui je vous l'abandonne.

SCENE VIII.

DORISE, ERASTE.

Eraste. QU'entens je! Angelique m'évite & dit qu'elle m'abandonne! juste Ciel! que dois je croire? Mademoiselle, de grace expliquez, moi ce Mystere. Angelique obéit-elle aux volontés de sa Mere? consent-elle en effet á m'abandonner?

Dor. Vous venez de l'entendre: en pouvez-vous douter?

Er. L'ingrate! elle me trahit pour me sacrifier á un indigne rival! O Dieu! que vais je devenir?

Dor. Je vous plaindrois, Eraste, si vous n'aviez pas le moyen de vous vanger. *Er. Rèvant avec action,* Encore si le rival qu'elle me préfere étoit digne de son choix!

Dor. Il est vrai que je ne serios jamais capable d'une telle ingratitude.

Er. Me trahir de la sorte!

Dor. Croyez-moi. Faites lui connoître son tort en vous vangeant par un choix plus digne de vous.

Er. Qu'elle cruauté! elle n'entreprend seulement pas de se justifier. Elle m'évite, elle me fuit.

Dor. Vangez vous, Eraste, encore une fois, & faites reflexion á ce que je vous dis.

Digitized by Google

Er. Non, Mademoiselle. Vous voudriez en vain justifier une si noire ingratitude. Je ne veux rien entendre.

Dor. Vous prenez mal ma pensée; & loin de l'excuser....

Er. Non Mademoiselle, non. Rein ne peut l'excuser. Comment à t'elle pû oublier en un moment tant de services & de fidelité!

Dor. Ecoutez moi, Eraste. Oubliez. la vous même, vous dis je, & dédommagez-vous par un meilleur choix.

Er. Souscrire avec tant de facilité à l'arrêt de ma mort!

Dor. A quoi bon vous en plaindre, au lieu de forger à vous vanger? connoissez-vous mieux, Eraste. Helas! sans aller bien loin, vous pourriez trouver un objet plus digne de vos veux.

Er. Eh bien oui j'y suis resolu.

Dor. Quoi vôtre choix est déja fait?

Er. Oui, & je ne doute pas que vous ne l'approuviez.

Dor. Eraste, vous auriez dû vous apercevoir depuis long-temps de l'estime que je fais de vôtre personne.

Er. Ah! si vous avez quelque estime pour moi, vous devez approuver que je méprise une infidéle qui me trahit.

Dor. Il est urai; mais la bienséance ne permet pas.....

Er. Au contraire, c'est la bienséance même qui l'exige de moi.

Dor. Eraste que vous êtes pressant! qu'il vous suffise de sçavoir que si vous m'obtenez de ma Mere, vous ne trouverez de ma part aucun obstacle.

Er. Vous obtenir de vôtre Mere!

Dor. Oui! Eraste; cela vous étonne?

Er. Excusez mon erreur. Dans le trouble où je suis, j'ai appatement mal pris vôtre pensée, ou je n'ai pas bien expliqué la mienne.

Dor. Quelle est donc vôtre pensée, Monsieur?

Er. C'est de me retirer à la campagne pour y viure le reste de mes jours loin des yeux de l'ingrate Angelique. Je la priverai par là du cruel plaisir qu'elle auroit à triompher d'un amant malheureux & peut-être viendrai-je à bout de l'oublier.

Dor.

Digitized by Google

Dor. Quoi ! ſans aucun nouvel engagement ?

Er. Eh ! en ſuis je capable déſormais ? Non, je ne veux plus rien aimer, & je veux haïr juſqu'á la lumiere du jour.

Dor. C'eſt. lá le beau deſſein que vous avez formé pour vous vanger ?

Er. Oui & je vais l'executer á l'inſtant.

Dor. Allez, Monſieur, allez. Le deſſein eſt trop beau pour le differer d'un moment. Mais ſoyez ſur que ſi ma ſœur vous regrette; je vous regreterai moi fort peu.

SCENE IX.

CLEANTE. ERASTE.

Cleante. ERaſte, quel eſt le trouble oú je vous vois ! á peine ſemblez-uous me reconnoître.

Er. Ah! le ſort me reſeruoit ce dernier trait pour acheuer de me confondre C'etoit peu de uoir mon bonheur differé depuis deux ans contre toute raiſon. Du moins l'amour & la fidelité d'Angelique ſoutenoient ma conſtance. Il falloit pour mettre le comble á mon malheur qu'Angelique ceſsât de m'être fidelle, qu'elle me trahît & m'abandonnât pour un indigne riual. Adieu. Vous uoyez Eraſte pour la derniere fois.

Cl. Eh ! pourquoi je uous prie, uous mettez uous ces chimeres dans la tête; je ſuis ſur qu'il n'en eſt rien.

Er. Eh ! je uiens de le l'entendre moi-même de ſa propre bouche.

Cl. De ſa propre bouche !

Er. Oui, Monſieur; & ſa ſœur me l'a confirmé.

Cl. Sa ſœur peut auoir eu ſes raiſons pour uous le dire; mais encore une fois je ne ſçaurois le croire. Je connois trop ſes ſentiments.

Er. Elle peut en auoir changè.

Cl. Quelle apparence y a t-il qu'elle en ait changé depuis le peu de tems que je l'ai vue comme vous m'en aviez

prié; elle avec qui je suis convenu de l'amener chez moi, & de l'y garder malgré sa Mere jusqu'à l'arrivée de mon frere; Bannissez croyez moi, vos soupçons & vos allarmes. Je vous réponds d'elle en un mot.

Er. Quoi! elle s'est tantôt résoluê de se retirer chez vous.

Cl. Oui; & si je ne vois pas d'autre moyen de rompre le mariage ridicule que ma sœur veut faire, j'ai dit á ma niéce que je viendrois tantôt la prendre moi-même & l' amener; & elle y a consenti. Au reste je crois aprés cela que vous n'attendrez pas long temrs á la épouser. Car j'ai recu une lettre de mon frere qui me fait comprendre qu'il est sur le point d'arriver.

Er. Vous faites renaître l'esperance dans mon cœur. Seroit il possible que je me fusse liuré temerairement á de vaines frayeurs? Ah! si Angelique m'est fidele je ne me pardonnerai jamais de l'avoir injustement soupçonnée.

Cl. Venez vous même avec moi éclaircir chez elle vos frivoles soupcons & lui en demander pardon.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PRIMIERE.

MAD. LUCR. BEL. DOR.

Mad. Lucr. JE viens d'apprendre que ma fille Dorise est un peu indisposée d'un mal de tête. Angelique a aussi quelque affaire; mais asseyons nous toûjours, Mesdames, & commençons si vous le voulez bien, nos Dissertations Theologiques.

Bel. Il m'est venu une pensée Mesdames.

Dor. Eh! quoi Madame.

Bel. Ce seroit de faire rediger par ècrit les actes de nos assemblées. Je m'imagine que cela foruit un ouvrage fort utile à l'Eglise, & qui serviroit à éclaircir les points les plus obscurs de la Théologie.

M. Lucr. Voila une pensée admirable!

Dor. Ce dessein me paroit sublime, & outre l'utilitè que l'Eglise en retireroit, je prévois qu'un tel ouvrage nous feroit beaucoup d'honneur; car enfin il faudroit y mettre nos noms.

Bel. Sans doute, Madame. j'ai déjà même composé le titre de l'Ouvrage, qui seroit: *Recueil de Dissertations Théologiques sur les points les plus difficiles de la Religion, pour en faciliter l'intelligence aux Docteurs, & pour servir de regles aux Eveques dans leur dècisions: par Mesdames Lucrece Dorimene & Belise.*

M. Lucr. A l'heureuse idèe!

Dor. Cela est charmant. Mais il faudra faire approuver l'ouvrage par Messieurs les Avocats.

Bel. Oüi Madame; mais seulement par les Avocats de la Consultation; car pour les autres ce sont des pauvres esprits qui n'entendent pas les grandes matieres.

M. Lucr. Voilà un projet admirable ; & il faut l'executer incessamment. Mais quelle matiere devons-nous traiter aujourd'hui ? Nous avons deja mis en poudre le Molinisme & toutes les opinions des Ultramontains. Nous avons marqué les bornes précises de l'autorité de l'Egli se & des Evêques ; & je crois que nous en sommes à present sur la grace.
Dor. Oüi c'est oú nous en sommes restées.
M. Lucr. Eh bien, il faut aussi que je vous communique une pensée. Depuis qu'on dispute sur la grace, j'ai oüi dire que les plus habiles Theologiens n'en comprenoient pas bien la nature, & regardoient ce point comme une chose qui étoit au-dessus de leur intelligence. Eclaircissons donc une bonne fois entre nous ce point de doctrine, & faisons voir par la aux Theologiens que nous en sçavons plus qu'eux.
Dorim. Oh! que cela est bien pensé & que nous allons par lá répandre de jour sur cette importante matiere!
M. Lucr. Et vous, Madame, qu'en pensez vous ?
Bel. J'approuve tout-á fait vôtre pensée. Cela seul suffiroit pour nous immortaliser.
M. Lucr. Cela étant ainsi, il ne s'agit plus que de convenir entre nous d'une définition exacte. Voulez vous, Mesdames, dire vôtre pensée les premieres, ou que je vous dise la mienne.
Dor. Commencez, Madame, s'il vous plaît.
Bel. Nous attendrons que vous ayez parlé.
M. Lucr. Puisque vous me l'ordonnez j'aurai donc l'honneur de vous dire que je crois que la grace est, écoutez bien Mes dames, une hypostase communicative de l'amour divin dans nos ames.
Dor. Comment dites vous, Madame une hypotase ;
M. Lucr. Non ? je dis, une hypostase communicative de l'amour divin dans nos ames. Est-ce que vous n'entendez pas cela, Madame ?
Dor. Pardonnez moi ; mais qu'est ce qu'une hypostase?
M. Lucr. Une hypostase : tout le monde entend cela.
Dor. N'est ce point une hypothese que Madame voudroit dire.

M. Lucr. Non ; Madame, ce n'est point une hypothese; & faites moi l'honneut de croire que je ne dis que ce que je veux dire. Qu'est-ce donc à vôtre avis que la nature de la grace? Je serois curieuse de l'apprendre.

Dor. Je croirois plûtôt que c'est une vertu sympathique qui transforme nôtre ame dans l'execution du bien. Quoi! vous ne goutez pas cette définition.

M. Lucr. Ah! Madame, une vertu sympatique.

Dor. Oüi Madame, une vertu sympathique. Car remarquez que je dis une vertu pour exprimer la puissance de la grace; sympathique parce qu'elle a de la sympathie avec les puissances de nôtre ame, & la transforme, la change dans l'exécution du bien. Cela est du dernier clair.

M. Lucr. Je ne le comprends pas.

Dor. En vèrité je m'en étonne, puisque vous comprenez ce que c'est qu'une hypostase communicative.

M. Lucr. Excusez-moi, Madame. Tout le monde entend ce que c'est qu'une hypostase: mais une vertu sympathique! quelle chimere!

Dor. Une hypostase communicative! quel galimathias.

M. Lucr. Galimathias, Madame!

Dor. Des chimeres, Madame!

M. Lucr. A moi du galimathias!

Dor. A moi des chimeres!

Bel. Eh! Mes dames, en verité vous n'y pensés pas.

M. Lucr. à Dor. Il y a bien de la difference, Madame. des chimeres sont des chimeres; mais du galimathias..

Dor. Dites plutôt, Madame, que du galimathias n'est que du galimathias; mais des chimeres!

Bel. Eh! Madame, Madame, ah! Mesdames à quoi pensez-vous?

M. Lucr. Me tenir de pareils discours!

Dor. C'est vous qui m'en avez donné l'exemple.

M. Lucr. Chez moi!

Belis. Madame songez donc au scandale que vous allez faire.

Dor. Pourquoi me parlez vous de chimeres?

Bel.

Bel. à M. Lucr. Elle a raison. (*bas*) Vous sçavez que c'est son foible .

M. *Lucr.* De galimathias !

Bel. à M. Lucr. Elle a tort. (*bas à Dor.*) il ne faut jamais dire ces verités lá .

M. *Lucr.* Oh ! je lui ferai connoître....

Bel. Eh ! non Madame , je vous en conjure . Ne faut-il pas se pardonner quelque chose dans la vie ? Passez-lui le galimathias , & elle vous passera les chimeres.

Dor. Pour moi je le veux bien.

M. *Lucr.* Et moi je ne l'oublierai jamais .

Bel. Dissimulez donc du moins , & gardez les bienséances . Tenez : puisque vous ne pouvez pas vous accorder ensemble sur la nature de la grace, écoutez comment je la definis moi , & si vous aprouvez ma définition vous serez toutes d'eux d'accord.

M. *Lucr.* Volontiers .

Dor. J'y consens .

Bel. Eh bien donc si on me demande ce que c'est que la nature de la grace, je dis que c'est un ecoulement harmonique de la bonté divine sur la nature humaine . Voila une définition claire, nette & précise qui passera à la barbe de tous les Théologiens .

M. *Lucr.* Qui passera , Madame ?

Bel. Oui qui passera . Qu'y trouvez-vous à redire.

Dor. Vous le croyez ?

Bel. Oui vraiement je le crois .

M. *Lucr.* Pour moi j'en doute .

Dor. Et moi je n'en crois rien .

Bel. C'est que vous aimez mieux vos hypostases & vos sympathies , n'est ce pas ? & moi je vous dis qu'il ne y a pas le sens commun dans vos définitions & que voilà la vètable .

M. *Lucr.* Madame , Madame , ménagez un peu plus les termes .

Bel. Menagez mieux les vôtres !

Dor. Madame a le ton dècisif.

Bel. Oui , Mesdames , & ce ton me convient avec vous ,

en-

entendez-vous bien? Scaviez-vous seulement l'ABC. de la Théologie, lorsque je vous en ouvris le sanctuaire, Qui est-ce qui vous a mis l'encensoir à la main? Qui est-ce qui vous a appris que vous aviez droit de dire la Messe? N'est ce pas moi. Il vous sied bien vraiment de censurer ma Doctrine. Scachez que je soutiendrai ma definition contre tous les Docteurs & tous les Evêques du monde, & que si nos Messieurs refusoient d'y souscrire, je me ferois plûtôt Moliniste pour vous faire tous enrager.

M. *Lucr.* Ah! voici un de nos illustres Avocats de la cinquantaine, M. Frondebulle, qui vient fort à propos pour juger nôtre differenr.

SCENE II.

M. LUCR. DORIM., BEL.; M. FRONDEBULLE.

M. *Frond.* Comment donc, mes Dames; il me semble que la dispute est bien échauffée. De quoi s'agit-il s'il vous plaît?

M. *Lucr.* C'est Madame Belise qui nous accuse d'ignorance.

M. *Frond.* Ah

Dor. Elle nous menace de se faire Moliniste.

M. *Frond.* Ah! ah!

Bel. Non, Monsieur, ce sont ces Dames qui s'avisent de censurer ma doctrine.

M. *Frond.* Oh oh!

M. *Lucr.* Madame est fâchée que nous n'aprouvions pas une definition qu'elle nous a faite.

M. *Frond.* Ah!

Dor. Elle prétend qu'elle vaut mieux que la nôtre.

M. *Frond.* Ah ah!

Bel. Jugez nous, Monsieur; puisque vous voila. il s'agit d'expliquer la nature de la grace, & d'en faire une dé-

Digitized by Google

definition Theologique, claire, nette, precise ; parce que nous en voulons faire un article de foi. Nous avons donné chacune nôtre definition, & il faut que vous decidiez laquelle est la vraye.

M. *Frond.* Trés-volontiers, Mesdames ; mais ne dites-vous pas qu'il s'agit d'un dogme Theologique, & d'une matiere appartenante à la foi ?

M. *Lucr.* Oui Monsieur.

M. *Frond.* Oh si cela, est ayez donc la bonté d'attendre un moment que j'aille reprendre ma robe que mon laquais garde dans l'antichambre ; car je vous avouerai une chose: Quand je parle de Théologie sans ma robe, je ne sai, ma foi ce que je dis, & je n'y vois goutte : mais comme si le don de la scince & la grace de la decision étoient attachée à ma robe, dès que je l'ai sur le corps, je raisonne, je decide, je coupe, taille & tranche dans les matieres Theologiques comme en plein drap. Je reviens à vous dans le moment.

SCENE III.

MADAME LUCRECE, DORIMENE, BELISE.

Me.Lucr. SUr ce pied-lâ nous allons voir si ma definition est du galimathias.

Dorim. Et si la mienne est une chimere.

Belis. Oüi, oüi, nous verrons si je m'entends un peu en Theologie.

Me.Lucr. Au reste, Mesdames il faut que je vous apprenne une nouvelle. C'est que je marie ce soir ma fille Angelique au neveu de M. Bertaudin.

Dorim. Au neveu de M. Bertaudin !

M, *Lucr.* Oüi, Madame.

Belis. Pour cela, voilà un mariage bien desinteressé.

Me. Lucr. Oh! oüi, Madame. C'est que nous voulons faire un mariage bien Chrétien, bien Chrétien, comme dans les premiers siecles de l'Eglise.

SCENE

SCENE IV.

MADAME LUCRECE, DORIMENE, BELISE, M. FRONDEBULLE, *En Robe, & en Bonet.*

M.*Frond.* ALlons; me voilà presentement Theologien dans les formes. Parlez : de quoi s'agit-il?

Me.*Lucr.* Je soutiens, Monsieur, que la grace est.....

Dorim. Une vertu sympathique.

Belis. Non, Monsieur; un écoulement harmonique.

Me.*Lucr.* Et moi je dis que c'est une hypostase communicative.....

Dorim. C'est une vertu sympatique encore une fois.

Belis. C'est un écoulement harmonique, vous dis-je.

Me.Lucr. Non, c'est une hypostase communicative, & je n'en demordrai pas.

Toutes trois ensemble.

Me.Lucr. Une hypostase communicative.

Dorim. Une vertu sympathique.

Belis. Un écoulement harmonique.

M.Frond. Parbleu, Mesdames, parlez donc l'une aprés l'autre, si vous voulez qu'on vous entende, Vous, Madame, ne dites-vous pas que c'est un écoulement communicatif?

Belis. Non, Monsieur, l'écoulement est de moi.

Me.Lucr. Oüi; mais le communicatif m'appartient.

Dorim. Et je suis moi pour le sympathique.

M.Frond. Entendons-nous donc encore une fois.

M.Lucr. Ecoutez-moi, Monsieur, la chose est si claire.

Dorim. Je ne veux dire qu'un mot.

Belis. Un moment d'audience, Monsieur.

M.Lucr. C'est à moi de parler la premiere.

Dorim. Je n'ai qu'un mot, Madame.

Belis. Laissez-moi parler un moment. Vous direz aprés tout

tout ce que vous voudrez.

M.Frond. Accordez-vous donc si vous pouvez.

Me.Lucr. Voici le fait, Monsieur. N'est-il pas vrai que la grace est une hypostase ?

Dorim.. Non c'est une vertu.

Belis. C'est un écoulement.

Me.Lucr. Communicative .....

Dorim.. Sympathique.

Belis. Harmonique.]

Me. Lucr. De l'amour divin dans nos ames.

Dorim. Qui transforme nos cœurs.

Belis. De la bonté divine sur la natute humaine.

Me.Lucr. N'ai-je pas raison. Monsieur ?

Dorim. Croyez-vous que j'aie tort ?

Belis. Jugez-nous, Monsieur.

M.Frond. Eh! comment diable voulez-vous que je vous juge, si vous ne me faites mieux entendre le sujet de vôtre querelle. Adieu mesdames, je m'enfuis.

Toutes trois ensemble.

M.Lucr. Ah Mr. restez de grace.

Dorim. Un moment, Monsieur.

Belis. Demeurez, je vous en conjure.

M.Frond. Volontiers; mais à condition que vous ne parlerez que l'une après l'autre, à mesure que je vous interogerai.

Me.Lucr. Eh bien, oüi, Monsieur. Interogez-moi la premiere.

Dorim. Ah! Moosieur que ce soit moi, je vous en prie.

Belis. Je n'ai qu'un mot à dire. Monsieur.

M.*Frond.* Oh! parbleu, j'aimerois mieux avoir à juger les treize Cantons Suisses. Adieu. Accordez-vous comme vous pourrez. (*Il veut s'en aller, les Dames l'arrestent.*)

Me.Luc. Oh! vous ne nous quiterez pas comme cela.

Dorim. Vous resterez, Monsieur, s'il vous plaît.

Betis. Vous nous jugerez, ou vous direz pourquoi.

M.*Frond.* Mais ne parlez donc que l'une après l'autre: me le promettez-vous.

Digitized by Google

Dorim. Allons, Monſieur, oüi je vous le promets.

Beliſ. Et moi auſſi.

M.*Frond.* Ça voyons donc. Madame Lucrece commencez. Que pretendez-vous ?

Me.*Lucr.* Je pretends, Monſieur, que la grace eſt une hypoſtaſe communicative de l'amour divin dans nos ames.

M.*Frond. d'un air reveur.* Une hy...poſ...taſe...com...mu...ni...ca...ti...ve! Oüi da. Une hy...poſ...ta...ſe Cela me paroit aſſez clair. Com...mu...ni...ca...ti...ve ! Cela eſt fort bien defini. (*à Dorimene*) Et vous Madame ?

Dorim. Ie ſoutiens moi que c'eſt une vertu ſympathique qui transforme. remarquez bien qui transforme nôtre ame dans l'execution du bien.

M.*Frond.* Une vertu ſym...patique, qui nous transforme...nous transforme dans la diſcution.

Dorim. Dans l'execution.

M.*Frond.* Ah ! oüi vous avez raiſon. Diable ! cela eſt joliment dit ; cela eſt ingenieux. (*à Beliſe*) & vous Madame ?

Beliſ. Moi je dis que c'eſt un écoulement harmonique de la bonté divine ſur la nature humaine.

M.*Frond.* Peſte voici du ſublime. Un écoulement harmonique !

Beliſ. Oüi, harmonique !

M.*Frond.* De la nature humaine ſur la...

Beliſ. Non, Monſieur, de la bonté divine ſur la nature humaine.

M.*Frond.* Eh ! oüi. C'eſt la même choſe ; mais voilà un harmonique qui me plait beaucoup.

M.*Lucr.* Ne ſauriez-vous pas ſur cela quelque beau paſſage de Saint Auguſtin ? Cela finiroit la diſpute.

M.*Frond.* Non ; mais c'eſt comme ſi je le ſavois. J'ai tout Saint Auguſtin dans ma biblioteque.

Dorim. Pour moi je crois qu'il y a un texte de Saint Cyprien qui decide en ma faveur.

M.*Frond.* Cela pourroit bien être ; car je me ſouviens qu'il

Digitized by Google

qu'il y a un homme de mes amis qui en a un de la derniere édition.

Belis. Et moi je suis bien sûre que ma definition est mot pour mot dans Saint Prosper.

M.*Frond.* Oüi da. J'en vis l'autre jour un qui étoit fort bien relié en maroquin.

Dorim. Eh bien, Monsieur, vous ne nous jugez point?

M.*Frond.* Que voulez-vous? puisque vous avez toutes trois raison, vous ne sauriez avoir tort: ma foi, gardez chacune vôtre definition, croyez-moi.

Belis. Mais, Monsieur, cela ne se peut pas; car il s'agit d'en faire un article de foy.

M.*Frond.* Oh! oh! un article de foi!

Dorim. Oüi, Monsieur.

M.*Frond.* Un article de foi! eh! avez-vous pris l'avis de Messieurs les Cinquante?

Me.*Lucr.* Non, Monsieur.

M.*Frond.* Comment diable! vous voulez faire un article de foi sans prendre l'avis de Messieurs de la cinquentaine? je suis vôtre serviteur. J'en appelle comme d'abus.

Belis. Que dites-vous donc, Monsieur? Vous allés faire un schisme effroyable dans l'Eglise.

M.*Frond.* Oh! je me mocque de cela; mais il ne sera pas dit qu'on ait fait un article de foy sans l'avis de Messieurs les cinquante. Comment donc? c'est là le plus beau de nos droits.

Dorim. Mais nous esperons bien que Messieurs de la cinquantaine approuveront nôtre article.

M.*Frond.* Ah! c'est une autre affaire. Alors l'article de foi sera bon; mais prenez-y bien garde, si vous m'en croyez. Qui est-ce qui nous vient là?

Me.*Lucr.* Ah! c'est encore un illustre cinquante Mr. Braillardin.

SCENE

Digitized by Google

SCENE V.

MAD. LUCRECE, DORIMENE, BELISE, M. FRONDEBULLE, M. BRAILLARDIN.

M. *Brail.* EXcusez-moi, Mesdâmes, si je me rends un peu tard à l'assemblée; mais je viens d'essuyer une rude attaque.

Me. *Lucr.* Comment donc, M. Braillardin ?

M. *Brail.* Le croirez-vous, Madame ? Une vieille plaideuse de Gascogne, la Baronne de Harpignac, une mégére, une folle à lier, dont j'ai le malheur d'être l'Avocat, vient de me prendre à la gorge, de façon que j'ai crû qu'elle me vouloit étrangler.

Belis. Elle a apparemment perdu son procés.

M. *Brail.* Cela est vrai; mais ce n'est pas tout-à-fait ce qui la met de si mauvaise humeur.

Dorim. Eh! qu'est'ce donc ?

M. *Brail.* C'est qu'elle en veut entreprendre un autre, & que ne voulant pas m'en charger, parceque, comme vous savez, les affaires pressantes de la Religion ne m'en donnent point le tems: elle me poursuit comme une furie dechaînée pour m'y contraindre. Les injures ne lui coûtent rien; & qui pis est, pour peu qu'on lui resiste, elle est femme à vous devisager.

Dorim. Voilà bien le caractere d'une vieille plaideuse.

M. *Brail.* J'ai eu toutes les peines du monde à m'échapper de ses mains; & si elle me sçait ici, elle ne manquera pas de m'y venir relancer. Ma foi la voilà! au nom de Dieu, Mesdames, sauvez-moi de sa fureur.

SCENE

Digitized by Google

SCENE VI.

MADAME LUCRECE, DORIMENE, BELISE, M. FRONDEBULLE, M. BRAILLARDIN, LA BARONNE DE HARPIGNAC.

La Baronne à Braillardin.

ADonc je te retrouve M. de Braillardin! voilà comme tu travailles à mes procès, n'est-ce pas? & tu penses m'échapper?

M. *Brail.* Eh! Madame, que voulez-vous que je fasse? je vous ai dit vingt fois que je n'en ai pas le temps à present.

La Baron. Ques aso tu n'en ajpas le temps?

M. *Brail.* Eh! non, Madame, j'ai actuellement sur le métier un mandement pour un de nos Evêques: une Instruction Pastorale pour un autre. J'ai une These de Sorbone à examiner, une nouvelle consultation à faire contre le Concile d'Embrun. En un mot d'ici à un mois, il ne me faut rien demander.

La Baron. D'ici à un mois! & tu penses que la Baronne de Harpignac pût demeurer un mois sans plaider?

M. *Brail.* Encore s'il s'agissoit d'un procès contre les Jesuites, je quitterois tout pour cela.

La Baron. Mort non pas de ma vie! tu viendras tout à cette heure, ou je te ferai amener pieds & poings liés.

Belis. Ah Ciel! quelle étrange femme!

M. *Brail.* Parbleu, Madame, on n'en use pas de la sorte; demandez plutôt à ces Dames si elles approuveront vôtre procedé.

Me. Lucr. Pour cela, Madame, il est bien étrange que vous veüilliez être servie preferablement à l'Eglise.

La Baron. Ah ah!

Belis. Ne faut-il pas que le spirituel marche devant le temporel?

La Baron. A donc!

Dorim.

Digitized by Google

Dorim. Franchement Messieurs les Avocats seroient bien à plaindre, si on leur interdisoit les affaires de la Religion pour ne leur laisser que les affaires civiles.

La Baron. Ah! oüi da, mes belles Dames! vous êtes de ces Dames de la grace efficace qui troublez toute l'Eglise par vos caquets? Oh bien, petites mignones; vous n'êtes que des ignorantes; c'est moi qui vous le dis. Sachez que moi qui ai plus d'esprit que vous, & qui suis femme de qualité, je soutiens que les Avocats qui se mêlent des affaires de l'Eglise sont des ânes & qu'ils ne doivent travailler qu'aux procès; & ne me raisonnez pas; car je defierois les cinquante Avocats tous ensemble.

M. *Frond.* Comment, Madame de Harpignac, vous avez un procès, & vous menagez si peu Messieus les Avocats de la cinquantaine?

La Baron. Oüi, Monsieur, qui m'empêche?

M. *Frond.* Ma foi vous perdrez ce procès là.

La Baron. Ie le perdrai, moi! je le perdrai! Eh qui vous l'a dit? Etes-vous peu-être un de ces Avocats.

M. *Frond.* Oüi j'en suis.

La Baron. Ah vous en êtes! eh bien je suis fort aise de l'apprendre: car si je perds mon procès, je saurai me faire justice.

Dorim. Quelle femme!

M. *Frond.* Eh! que ferez vous, Madame? Messieurs les cinquante ne craignent rien.

La Baron. Ce que je ferai; je m'en prendrai à toi-même, & laisse moi faire.

Belis. O Dieu! quelle brutalité! voilà où mene l'ignorance des grands principes.

M. *Frond.* Parbleu Madame, vous perdrez l'esprit, & on n'a jamais parlé avec cette grossiereté.

La Baron. De la grossiereté à moi! la Baronne de Harpignac une grossiere! ah! tu ne le porteras pas en terre. Je vais te faire assigner en reparation, frais, dommages & interêts. Allons, Monsieur de Braillardin, viens me dresser l'assignation.

Digitized by Google

M. *Brail.* Parbleu. Madame, je ne le ferai pas ; & .....

La Baron. Tu le feras tout à l'heure, ou je t'arracherai les yeux. Allons suis moi. (*Elle le prend par le bras.*)

M. *Brail. se debattant.* Madame, Madame, on ne fait point de ces violences-là, (*il s'enfuit.*)

La Baron. sort aprés lui. Oh ! tu as beau t'enfuir. Je saurai bien t'attraper.

SCENE VII.

MAD. LUCRECE, DORIMENE, BELISE, M. FRONDEBULE. GILOTIN *Colporteur des Livres.*

Dorim. Dieu soit loüé de nous avoir defaites de cette furie-là. Ah quelle femme ! Madame faites fermer la porte, qu'elle ne rentre pas.

M. *Lucr.* C'est quelque chose d'étonnant que toutes ces femmes qui ne se sont point cultivé l'esprit par l'étude de la Theologie, & des grands principes. Voilà comme elles sont toutes, petits esprits, genies foibles, caracteres ridicules. Ah ! que Dieu nous a fait une grande grace.

Belis. Il est vrai que je ne trouve d'esprit que chez nos Dames & nos Messieurs.

Dorim. Tout ce qui vient de l'autre part me paroît fade & si mauvais.

M. *Frond.* Eh ! fi donc, Madame, tous leurs ouvrages font pitié ; je n'en ai jamais lû un seul.

Me. *Lucr.* Ah ! ah ! n'est-ce pas là nôtre ami Gilotin ? Comme le voilà deguisé avec sa grande perruque & son emplâtre.

Gilotin. Ma foi ; Mesdames, vous savez bien le danger que nos courons. J'ai déja été deux fois en prison. Encore si j'avois le bonheur d'être mis au carcan, comme un de mes camarades, ma fortune seroit faite. Mais on nous menace à present des galeres, & on met

à nos trousses plus de mouches qu'il n'y en à après un pot de confitures. Tout cela decourage nos Auteurs, & je crains bien qu'à la fin ils ne prennent parti ailleurs. Car ils sont un peu interessez ces Messieurs-là.

Me. Lucr. Eh bien quels livres nous aportes-tu ?

Gilot. J'en ai plusieurs excellens, Mesdames. Tenés, en voilà un qui sort de dessous la presse.

M. *Frond. lit.* *Dissertation contre la superiorité pretendue des Eveques sut les Curès, par un Curé d'Orleans.* Voilà qui doit être bon: & il y a long-tems qu'on attendoit cet ouvrage-la.

Belis. *lit.* *Du vrai sens des passages de Saint Paul & de S. Augustin sur la predestination & la grace, tirè d'Alciat & de Cujas par un celebre Avocat de l'illustre cinquantaine.* Il faut avoüer que la Theologie a de grandes obligations à Messieurs les cinquante. Leur consultation est un chef d'œuvre d'èloquence & d'érudition ; & je ne connois que la Gazette Ecclesiastique qui soit mieux écrite que cela.

Me. Lucr. Et celui-ci voyens ce que c'est. *Divers moyens de rogner les ongles au Pape, par un Frere Appellant de la Communautè des Tailleurs.* Ah ! ah ! voilà qui est fort bon ; voilà qui est fort bon ; je veux l'acheter.

Gilot. Tenez, Madame. en voilà un dont on fait grand cas. *Complainte sur la chute infortunée des Papes Libere, Honorius, & Vigile, suivie d'une priere très-devote pour prèserver les Papes d'un semblable malheur. Soixante dixième repetition.* C'est que les Molinistes ont vingt fois refuté ce livre-là ; mais pour les faire enrager, on le leur redonne toujours. J'en vends sur tout beaucoup aux Clercs du Palais, & aux petites Bourgeoises.

Dorim. Eh bien donnez-le moi aussi, je veux l'avoir.

Belis. Et moi je retiens celui-ci : *Procès verbal de la Canonisation des quatre Saints Docteurs de la petite Eglise, Iansenius, Saint Cyran, Arnaud, & Quesnel, dressè & verifiè par un Synode de Roterdam.*

Digitized by Google

Voyez ; tandis qu'on leur refuse ici le titre de Saint, voila les Protestants qui les canonisent.

M. *Frond*. Y cite-t-on quelques miracles ?

Belis. Oh ! que non. Mais pour moi je trouve que le plus grand miracle qu'ils ayent fait, ç'a été de n'en point faire avec une si grande sainteté.

Gilot. Voila aussi le *Catalogue des miracles de Saint Pâris, verifiés par Mr. le Lieutenant de Police.*

Me. *Lucr*. Nous les savons par cœur ; mais voici mon livre à moi : *Recueil des ouvrages soi disant de Mr. de M., nouvelle édition imprimée à Geneve pour l'usage des Ministres Evangeliques.* Mais voyons vitement les autres ; car il se fait tard, & j'attends du monde.

Gilot. Tenez, Madame, en voilà le Catalogue. *Il lit.*

Remontrance aux Evesques de France pour retablir l'usage des penitences publiques.

Traité de l'inutilité du Pape dans l'Eglise.

Methode très-devote pour se preparer à faire sa premiere Communion à l'age de 25. ans ou plus, & à faire ses Paques tous les dix ans au moins, tirée des Catechismes de quelques Paroisses de Paris.

Du droit de suffrage des Curés & des Laïcs dans les Conciles & les Decisions de l'Eglise.

Traité de l'equilibre où l'on demontre à ceux qui le voudront croire que deux ou trois Evesques sont d'un poids équivalent à celui de tous les Evesques du monde Chrétien.

Demonstration des progrès du Jansenisme au profit de la Religion & des mœurs, par un bel esprit Déiste.

Methode à l'usage des Dames pour celebrer le S. Sacrifice, & consacrer l'Eucharistie.

Defense faite à tous les Fideles d'assister à la Messe, ni de faire aucune bonne œuvre, sans être en état de grace.

Voilà aussi, Mesdames, *la Gazette Ecclesiastique.*

Belis. La Gazette Ecclesiastique ! eh ! que ne le disiez-vous

vous donc ? Ah ! Monsieur Gilotin vous nous l'avez gardée pour la bonne bouche.

Dorim. Il est vrai que cet ouvrage sera un jour un monument bien précieux pour l'histoire de l'Eglise. Quelle finesse de reflexions ! quelle élegance ! quel patethique ! vous diriez quelquefois que l'Auteur prêche. N'est-ce pas toujours Monsieur l'Abbé du Gros-sel qui la compose.

Gilot. Non, Madame ; c'est à present M. l'Abbé Fadel. Il n'est pas, dit-on, fort savant ; mais on dit qu'il a une belle plume.

Me.Lucr. Ah ! rien n'est plus naif, plus engageant que son stile. Avez-vous lû l'endroit où il décrit le martyre de ce saint Colporteur qui fut mis au carquan ? En verité je croyois lire les actes du martyre de sainte Agate ou de saint Agnez, & j'en pleurai à chaudes larmes.

M.*Frond.* Ce qui m'en plaît le plus, c'est que l'Auteur n'a point de respect humain. Oh ! cet homme-là se mocque de l'autorité temporelle & spirituelle, & lors qu'on lui mande d'un coin de Province quelque Histoire scandaleuse vraie ou fausse qu'on ignore, il vous la donne tout du long pour édifier le public. Voilà ce que j'appelle de la charité.

M.*Lucr.* Oh ! ça, mon ami Gilotin, vous n'avez qu'à laisser ici tous vos livres, & vous reviendrez demain reprendre ceux que nous ne garderons pas. Voilà toujours deux pistoles d'avance. Ne manquez pas de nous apporter toujours tout ce que vous aurez de nouveau.

Gilot. Je n'y manquerai pas, Madame.

Dorim. Il est aussi temps de nous retirer, Madame.

Belis. J'ai promis d'être à cette heure-cy chez moy.

Me.Lucr. Ah ! Mesdames, restez encore un moment, je vous prie. Voilà mon frere qui vient, & il a souhaité d'être temoin d'une de nos assemblées. Il faut le pousser un peu sur la Doctrine.

Digitized by Google

SCENE VIII.

MAD. LUCRECE, CLEANTE, DORIMENE, BELISE, M. FRONDEBULLE.

Me.Lucr. IL est bien tems de venir, mon frere, lorsque nôtre assemblée se separe.

Cleant. Ma foi, j'en suis fâché ; car je ne doute pas que je n'aye beaucoup perdu ; mais j'ai été arrêté par une affaire plus serieuse qui vous regarde, & que je vous dirai.

Me.Lucr. Vous ne savez peut être pas, Mesdames, que Monsieur mon frere est Moliniste.

Belis. Moliniste ! fi donc cela ne se peut pas.

Dorim. Ah l'horreur.

M.Frond. C'est que Monsieur se confesse peut être à quelque Jesuite.

Cleant. Oh ! pour cela non. Car sur la reputation que vous leur faites, vous autres de donner liberalement l'absolution, je m'allai une fois confesser a un d'eux, & jamais de ma vie je n'ai été si bien étrillé. Il est vrai que je le meritois bien ; mais ma foi ils ne m'y rattraperont plus.

Belis. Comment donc pouvez-veus être Moliniste ? N'avez-vous pas de honte ?

Cleant. Moliniste! ma foi si je le suis, c'est sans le savoir. Qu'est-ce que c'est qu'être Moliniste ?

Belis. Fi donc, Monsieur. N'avez vous point vû le portrait de Molina qu'on vend sur les quais?

Cleant. Non.

Belis. O Ciel qu'il est effroyable ! c'est la plus hideuse figure... & vous êtes Moliniste ?

Cleant. Moi ? je vous dis encore une fois que je n'en sai pas le premier mot. Qu'est ce que c'est qu'être Moliniste ?

Dorim. Ah Monsieur, n'en parlez pas. Molina a deux yeux,

Digitized by Google

yeux, deux yeux ! je voudrois que vous eussiez vû ces deux yeux-là.

Me.*Lucr.* Et sa bouche, Madame, sa bouche ! Ah quelle bouche !

Dorim. Oh ! oüi ; mais c'est sur tout son nés, c'est son nés, Madame. C'est bien le nés le plus horrible, le plus horrible nés. Pour moi je n'ose plus le regarder, sur tout depuis que je suis grosse. Ah quel nés !

Cleant. Eh bien ! de tout cela vous concluez que je suis Moliniste ?

Me.*Lucr.* Eh! fi, mon frere; en verité vous vous deshonorez.

Cleant. J'en suis bien fâché ; mais de grace, apprenez-moi donc ce que c'est qu'être Moliniste, afin que je cesse de l'être si par hazard je le suis.

Belis. N'en parlons plus, Monsieur. On voit bien que vous ne savez pas ce que c'est que la grace.

Cleant. Pardonnez-moy. Il me semble qu'autrefois on m'a appris dans mon Catéchisme, que la grace est ... attendez donc... une inspiration divine, si je ne me trompe, & un mouvement qui nous porte à bien faire.

M.*Frond.* Oh ! que vous n'y êtes pas, Monsieur. Il y a de l'hypostase, de l'harmonique & du sympathique.

Cleant. Parbleu si ce n'est pas ce que je dis, je suis sûr que c'est du moins quelque chose d'approchant.

Me.*Lucr.* Oüi, mon frere, dans vos vieux Catéchismes; mais, nous avons un peu reformé cela.

Cleant. Comment, vous avez reformé les vieux Catechismes ? je n'ai pas le mot à dire.

Dorim. Madame, demandez-lui un peu pour rire ce que c'est que la Predestination.

Cleant. Oh ! pour celui-là, j'avoüe que je ne sais pas trop ; mais je serai charmé de l'apprendre. Qu'est-ce que c'est ?

Belis. Cela seroit inutile, Monsieur ; vous ne l'entendriez pas.

Cleant. Fort bien. Qu'est-ce qu'être Moliniste ? c'est que Molina a un drole de nés. Qu'est-ce que la grace ?

Digitized by Google

Vous avez reformé les vieux Catéchismes. Qu'est-ce que la Prédestination ? Je ne l'entendrois pas. Ma foi, Mesdames, il faut avoüer qu'on sort de vos assemblées bien instruit.

M. *Frond.* Tenez, Monsieur, le fait est que ces matieres là ne sont point faites pour des Officiers.

Cleant. Je le crois, & je ne me picque pas non plus de les savoir. C'est l'affaire des Evêques & des Docteurs. Mais vous, Messieurs, croyez vous que vôtre profession vous donne plus de droit d'en decider ?

Belif. Oh ! pour cela, il me semble qu'un Avocat de la cinquantaine est quelque chose dans l'Eglise.

Dorim. Cela n'est pas douteux.

M. *Frond.* Parbleu nous l'avons bien fait voir dans nôtre consultation.

Cleant. Oüi : vous avez fait là un beau chef-d'œuvre ; mais j'ai ouy dire à d'habiles gens que vous aviez voulu paroître Theologiens, & que vous n'aviez paru que de mauvais Jurisconsultes.

M. *Frond.* Il faut les laisser dire, Monsieur, il faut les laisser dire;mais nous avons defendu nos libertés,l'independance & la sureté de nos Rois, les maximes du Royaume, Monsieur les maximes du Royaume.

Cleant. Eh bien, Monsieur, sauvons nos libertés, & defendons les droits de nos Rois & les nôtres ; mais ne perdons pas le fond de la Religion.

M. *Fron.* Nos libertés, Monsieur, & l'independance de nos Rois. Oh: parbleu ne nous prenez pas par là,vous n'auriez pas beaujeu.

Clean. Mais, Monsieur qu'est ce que les disputes d'aujourd'hui font à nos libertés & aux maximes du Royaume. Quelqu'un vous les conteste-t'il ?

M. *Fron.* N'importe. Monsieur, n'importe. Il faut soutenir nos libertés & les droits du Royaume.

Clean. Mais contre qui les soutenez-vous ? Y at-il en France quelque Constitutionaire qui les attaque ? Vous voudriez le faire accroire?mais il n'en est de rien.

M. *Fron.* Nos libertez, Monsieur, & les droits du Royaume.

yaume. Je m'y ferois hacher, vous dis je.

Clean. Croyez vous donc, Monsieur, que les autres Etats Catholiques qui ont reçu la Constitution, n'ayent pas aussi leurs libertés, leurs droits, & la personne de leurs Rois, à garantir : il faut avoüer que nous sommes admirables, nous autres François. Nous croyons ma foi que tout le sens commun est chez nous, & nous ne voyons pas que nous apprêtons à rire à tous nos voisins.

M. *Fron.* Qui citez-vous donc là, Monsieur ? Des Italiens qui sont en Italie, & des Espagnols qui sont en Espagne.

Clean. Oüi, & des Allemands en Allemagne. Où diable voulez-vous donc qu'ils soient.

M. *Fron.* Eh ! fi, Monsieur. Voila encore de plaisantes gens. Nos libertés, Monsieur, & les maximes du Royaume.

Clean. Mais ne voyés-vous pas qu'un zele outré pour les libertez & les droits du Royaume, sert de pretexte à un parti rebelle pour mépriser l'autorité Royale, en même temps qu'il voudroit anéantir l'autorité spirituelle.

M. *Lucr.* Ah! si Monsieur Bertaudin étoit ici!

Clean. Ma sœur, j'ai dequoi lui répondre ; & je vous le dirai dans un moment.

M. *Fron.* J'en reviens toujours à nos libertés, Monsieur. Il faut prevenir, oüi, il faut prevenir l'ombre même du danger.

Clean. D'accord ; mais il n'est jamais permis pour prevenir un danger chimerique, de faire un mal réel & present.

M. *Lucr.* De quel mal nous parlez-vous donc?

Belis. Voilà effectivement un grand malheur qu'on ne reçoive pas la Constitution.

Clean. Il est vrai ce n'est qu'une bagatelle. Moyennant cela il n'y a plus de subordination. On ne connoit plus l'autorité des Evêques. On ose censurer leurs Mandemens, tourner leur personne en ridicule & les

dechirer, tandis qu'on ne parle que de paix & de charité. Ce sont Messieurs de la Cinquantaine qui ont aujourd'hui l'infallibilité. Que sçais je? On nourrit, on entretient dans le sein du Royaume une semence de guerre ouverte & sanglante, le tout pour le bien du Roy & du Royaume; & ceux qui favorisent aujourd'hui ce parti dangereux, en seront peut être un jour eux ou leurs enfans la premiere victime; mais tout cela n'est qu'une bagatelle.

Dorim. Ah? qu'il seroit à souhaiter que nous eussions la paix dans l'Eglise.

Clean. Madame, si vous & ceux de vôtre parti le souhaitiez sincerement, la paix seroit bien tôt faite. Car en matiere de religion il n'y a dans l'Eglise d'autre moyen de paix que la soumission. Or c'est à vous s'il vous plaît à vous soumettre à vos Pasteurs, & non pas à vos Pasteurs à se soumettre à vous.

Belis. *L'Assemblee se leve.* Sur ce pied-là il faut que nous nous fassions tous Molinistes.

Clean. Ma foy, Mesdames faites-vous aprés cela tout ce qu'il vous plaira. C'est vôtre affaire. Je suis vôtre serviteur de tout mon cœur.

Dorim. Nous nous reverrons dans quelqu'autre Assemblée.

M. Fron. Monsieur, il faut sauver nos libertez & les maximes du Royaume.

Clea. Je vous souhaite le bon soir, Monsieur.

SCENE IX.

MAD. LUCRECE, CLEANTE.

M. Lucr. JE m'imagine que vous vous applaudissez d'avoir bien défendu le Molinisme.

Clean. Non, ma sœur, j'ai à vous parler d'autre chose, & ma peine est que je crains de n'être pas mieux écouté sur l'une que sur l'autre.

M. *Lucr.*

Digitized by Google

M. Lucr. Dequoi s'agit il donc?

Clean. Il s'agit du mariage que vous voulez faire.

M. Lucr. Oüi, mon frere, c'est une affaire resoluë, & il est inutile de m'en parler:

Clean. Ecoutez, je ne vous dirai pas que M. de la Bertaudiniere est un imbecile & un piéplat.

M. Lucr. Bon, bon, il se formera de reste.

Clean. Sans bien, & sans famille.

M. Lucr. La vertu & la pieté tiennent lieu de tout.

Clean. Que je vallois bien la peine que vous me consultassiez sur une affaire de cette nature-là.

M. Lucr. Vous ne sçavez pas estimer le vrai merite.

Clean. Que mon frere est sur le point d'arriver; car si vous ne le sçavez pas, j'en ai reçu tantôt une lettre qui l'annonce.

Me. Lucr. Eh bien, quand il trouvera ce mariage fait, il faudra bien qu'il l'approuve.

Clean. Fort bien? mais sçavez-vous ce que c'est que M. Bertaudin.

M. Lucr. Si je les sçais!

Clean. Oüi, le sçavez vous?

M. Lucr. Que voulez vous dire?

Clean. J'ai peine à vous le dire, parce que je crains que vous ne tombiez en foiblesse.

M. Lucr. Parlez donc. Expliquez-vous.

Clean. Combien avez-vous dit à M. Bertaudin que vous donniez à ma niece en la mariant.

M. Lucr. Voilà bien des questions. Je lui ai dit que je lui donnois à ma fille cent mille livres.

Clean. Eh bien, Monsieur Bertaudin est un fripon.

M. Lucr. Ah? mon frere, pouvez-vous proferer un tel blasphéme contre la vertu même?

Clean. J'ai bien prévu que vous ne le croiriez pas aisément, mais encore une fois j'en ai l'épreuve par écrit.

M. Lucr. O Ciel? qu'elle atroce calomnie, un homme pénétré comme lui des grandes veritez de la religion, qui a approfondi les grandes principes de la plus pure Morale, qui brule d'une charité fervente! voilà vô-

Digitized by Google

tre malignité ordinaire à vous autres Molinistes. Vous ne pouvez pas souffrir que la verité soit défenduë par des Saints, & vous aimez mieux les noircir par les traits les plus odieux, que de reconnoître que des Saints condamnent vos sentimens.

Clean. Voilà une fort belle réflexion, à laquelle il ne manque que d'être appliquée aux gens de vôtre secte. Ecoutez: j'étois si outré du mariage que vous avez projetté que désesperant de vous en dissuader, j'avois formé le dessein d'amener moi même ma niece chez moi, & de l'y garder malgré vous, jusqu'à l'arrivée de son Pere.

M.Lucr. Quoi! vous auriez osé m'enlever ma fille, je vais y mettre bon ordre.

Clean. N'en parlons plus; car je me suis persuadé que je n'aurois pas besoin de recourir à ce remede violent, quand je vous ferois voir que vôtre M. Bertaudin est un fripon. Or j'en ai une preuve sans réplique.

M.Lucr. Vous en avez une preuve.

Clean. Vous le verrez.

M.Lucr. Quand toute la terre me l'assureroit avec vous, je n'en crois rien.

Clean. Quoi vous n'en croirez pas vos yeux.

M.Lucr. Non, & si je le voyois, je croirai plu-tôt que je réverois ou que je serois en délire.

Clean. Voilà une prévention bien étrange! C'est le Notaire qui m'a découvert la fourberie. M.Bertaudin veut vous faire signer un Contract.....

M.Lucr. Finissez, mon frere, finissez, ou vous me ferez mourir. Je le vois bien: voilà un tour imaginé pour rompre le Mariage que je veux faire; mais vous en serez la dupe vous & ceux qui vous employent. Car M. Bertaudin va se rendre ici, & nous conclurons à l'instant le Mariage. *Elle s'en va.*

Clean. Quelle opiniatreté! n'importe: elle a beau dire qu'elle n'en croira pas ses yeux. Le trait est trop marqué pour qu'elle puisse en douter. Il n'y a qu'à la laisser faire jusqu'au moment de la signature du Con-

Contract ; & alors je dévoilerai malgré elle le mystere d'iniquité. Je suis d'ailleurs bien trompé si mon frere n'arrive point aujourd'hui ou demain. Il faut que je me tienne aux environs, en attendant l'arrivée de M. Bertaudin.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, FINETTE.

Ang. FInette, il me semble qu'on observe mes pas. Ma mere auroit-elle appris le dessein de mon oncle.

Fin. Cela se peut ; car je crois appercevoir en effet qu'on vous veille de prés.

Ang. Je suis dans une frayeur mortelle. Mon oncle ne revient pas pour m'amener, comme il m'a promis tantôt. Que veut dire cela Finette.

Fin. Mais cela veut dire qu'il n'est pas encore venu.

Ang. Seroit ce qu'il auroit changé de pensée?

Fin. Je ne le crois pas.

Ang. Pourquoi donc tarde-t'il tant à venir ? Le tems presse.

Fin. Vous êtes admirable de me faire ces questions, comme si j'en sçavois plus que vous.

Ang. Ah! si tu sçavois combien les momens me durent.

Fin. Eh bien lisez quelques pages de Quesnel pour vous distraire en attendant. Il n'y a rien de plus amusant pour une fille dans les circonstances où vous êtes.

Ang. Ah! ne me parlez plus de tout cela ; & plut à Dieu que ma mere ne se fut jamais entêtée de ces extravagances.

Fin. Que dites vous, Mademoiselle, j'en serois bien fachée, moi. Et! sans cela eussions-nous jamais eu le bonheur de connoître le Saint & venerable personnage, Monsieur Bertaudin, & son aimable neveu, Monsieur de la Bertaudiniere? Ah! qu'il fait bien le cocq d'inde, & que ce jeune homme-là a eu une belle education au College.

Ang. Finette, qui est ce qui vient-là?

Fin. Ma foi c'est vôtre oncle lui-même.

Ang. O Ciel! mon pere est avec lui.

SCENE II.

GERONTE, CLEANTE, ANGELIQUE, FINETTE.

Ang. Embrassant Geron. O Mon pere! que j'ai de joye de vous revoir.

Geron. St, st parlez bas. Où est vôtre mere.

Fin. Elle est dans son cabinet, Monsieur, & je vais l'avertir de vôtre arrivée.

Geron. Donne-t en bien de garde. Il ne faut pas qu'elle sçache encore que je suis ici, & j'ai des raisons importantes pour cela, sur tout par rapport à vous, ma fille. Vous pleurez!

Ang. Ah! mon pere; je pleure au seul souvenir du malheur où vôtre absence m'a exposée. Mais j'ai tort; vôtre arrivée doit me rassurer.

Geron. Oüi ma fille: mon frere que j'ai rencontré m'a tout appris & je benis le ciel de m'avoir amené si à propos; mais retire toi dans ta chambre & j'irai t'y trouver dans un moment. Aprés que j'aurai encore diu quelque chose à ton oncle.

SCENE

SCENE III.

GERONTE, CLEANTE.

Geron. JE ne puis revenir de l'étonnement où je suis. Quoi ! ma femme neglige pendant deux ans entiers de faire un mariage que je lui avois si fort recommandé, & en un jour elle prend le parti de donner ma fille au neveu de Monsieur Bertaudin, à un pied-plat, un gueux : j'en suis outré de colere.

Clean. Je le conçois ; mais la colere ne remedie jamais à rien, & fait faire beaucoup de fautes, Quand vous aurez fait bien du bruit, qu'arrivera-t-il ; Vous aigrirez vôtre femme au lieu de la gagner. Vous l'obstinerez au lieu de la changer, & vous aurez ainsi chez vous une source perpetuelle de chagrins domestiques.

Geron. Que faire donc ?

Clean. Dissimulez, croyez-moi, vôtre juste ressentiment. Nous avons une piece capable de désabuser ma sœur de l'idée qu'elle a de son Monsieur Bertaudin. J'attendrai le moment qu'elle voudra signer le contract pour en faire voir la fourberie. Le Notaire qui est honnête homme & qui s'est douté qu'il y avoit de la friponnerie, m'a communiqué le contract & m'a promis de ne rien signer que par mon ordre. Ainsi attendez patiemment quel sera le succés de cet évenement. Si ma sœur se désabuse d'elle même, vous aurez tout d'un coup la paix dans le ménage; si elle s'opiniâtre, vôtre présence remédiera à tout, & vôtre douceur la remettra à la raison.

Geron. Je veux bien suivre en cela vôtre avis, & demeurer caché dans la chambre de ma fille pendant toute cette Scéne ; mais comment ma femme s'est-elle coëffée de ce Monsieur Bertaudin : c'est un homme, dites-vous, sans mérite, sans esprit, sans science.

Cleant. Je ne suis nullement surpris que ces gens-là rencontrent des dupes. Si vous sçaviez toutes les ruses qu'ils employent pour se faire la réputation des gens de bien! ils ont des gens apostés pour exalter leur vertu & leur pieté. Ils se trouvent mêlez dans toutes les bonnes œuvres qui ont de l'éclat. A les voir ils vivent daus une continuelle pénitence. A les entendre, ils ne respirent que zéle & charité; est-il surprenant qu'une fémme comme ma belle sœur qui a le cœur droit & les mœurs simples, se laisse seduire par des apparences si trompeuses.

Geron. Vous avez raison.

Clean. Une chose qui accrédite aujourd'hui plus que jamais ces masques de pieté, c'est la cabale Janseniste. Ecoutez parler ces gens-là: tous leurs Partisans sont des Heros Chrétiens, leurs Evêques sont des Saints Athanases, leurs Prêtres font des miracles, & les Laics sont les fidéles des premiers siécles. A Dieu ne plaise que j'accuse d'hypocrisie tous ceux d'entre eux qui passent pour gens de bien; car je ne doute pas qu'il n'y ait des Jansénistes de bonne foi qui se trouvant engagez dans ce parti par un effet de leur ignorance, ou par des préjugés d'éducation, ne laissent pas d'être véritablement gens de bien, autant qu'on peut l'être, lorsqu'on n'est pas soumis à l'Eglise; mais suivez de prés sur tout les Chefs de la Cabale,& vous verrez cõbien il y a parmi eux de Messieurs Bertaudins.

Geron. J'ai vu autrefois ma femme si èloignée de toutes ces disputes.

Cleant. C'est qu'alors elle ne songeoit qu'au plaisir. Les infirmitez l'ont ensuite obligée de songer à la retraite; & comme il n'y a rien de plus ennuyeux qu'une retraite où l'amour propre n'a point de part; elle s'en est fait une qui satisfait, sans qu'elle s'en apperçoive, son amour propre, sa vanité & l'envie qu'elle a de voir du moins un certain monde & d'y être considerée. Voilà où en sont logées les trois quarts & demi des femmes Jansenistes.

Oron. Oh, il faudra pourtant bien qu'elle change de conduite.

Clean. Elle en changera, mon frere. Laissez-moi conduire tout cela. J'ai envoyé dire à Eraste de se rendre ici; mais pour le present retirons nous de peur qu'on ne nous apperçoive. Je crois entendre venir quelqu'un.

SCENE IV.

MONSIEUR BERTAUDIN, M. DE LA BERTAUDINIERE, UN NOTAIRE.

M. Bert: CA convenons un peu de nos faits avant que de voir Madame Lucrece. Vous avez là le contract?

Le Not. Oüi, Monsieur, le voilà-tel que vous l'avez dicté.

M. Bert. Parcourt des yeux le contract. Bon? vous y avez bien exprimé qu'elle cede dés à present à sa fille & à mon neveu tous les biens tant meubles, qu'immeubles apartenans à elle, ou à son mari dont elle a procuration pour cet effet.

Le Not. Oüi, Monsieur.

M. Bert. Sans aucun égar d'aux droits & aux prétentions de Dorise sa fille aînée qu'elle des-hérite à cet égard.

Le Not. Oüi, Monsieur.

M. Bert, A la réserve d'une pension viagere de deux mille livres pour elle & pour son mari leur vie durant.

Le Not. Oüi? tout cela est en bonne forme.

M. Bert. Vous sçavez bien aussi ce que je vous ai promis. Comptez que vous aurez lieu d'être content de moi.

Le Not. J'en suis persuadé. (*à part.*) Voilà un grand fripon.

M. Bert. Vous m'avez paru tantôt un peu étonné des clauses du contract.

Digitized by Google

Le Not. Il est vrai, mais comme vous m'avez dit que Madame Lucrece vous avoit laissé maître de tout, je n'ai garde d'y trouver à rédire.

M. Bert. Helas! vous verrez qu'elle ne lira seulement pas. Au reste je vous ai déja dit que ce n'est nullement l'interêt du bien qui me fait faire cela.

Le Not. Je le crois bien. Un saint homme comme vous, & d'une morale si severe.

M. Bert. Ce qui me le fait faire, c'est que par l'experience que j'ai des choses du monde, je vois que même les gens qui ont de la vertu administrent mal leurs biens, & se damnent par le mauvais usage qu'ils en font.

Le Not. Cela pourroit bien être.

M. Bert. Sous pretexte de soutenir leur condition, ils donnent dans le luxe & de folles dépenses.

Le Not. Quelque fois, mais Madame Lucrece n'est pourtant pas dans ce cas là.

M. Bert. N'importe? je veux lui en ôter même la tentation. Et puis Monsieur Geronte son mari, doit revenir bien tôt.

Le Not. Eh bien?

M. Bert. Oh! je ne m'y fie pas, & pour la sureté de leur conscience à tous deux, j'aime mieux me charger dés à present par un bon contract de l'administration de tout ce bien-là.

Le Not. C'est assurement une grande charité.

M. Bert. Oh! j'ai un grand zele pour le salut de leur ame.

Le Not. Je le vois. (*à part*) Quel scelerat!

SCENE

SCENE V.

CLEANTE, M. BERTAUDIN, M. DE LA BERTAUDINIERE, LE NOTAIRE.

Clean. AH ! vous voila, Monſieur Bertaudin, eſt-ce là vôtre neveu que vous voulez faire épouſer à ma niece.

M. Bert. Oüi, Monſieur. Ne voudrez-vous pas bien approuver ce deſſein : je vous aſſure que c'eſt Dieu qui nous l'a inſpiré à Madame Lucrece & à moi pour le bien de Mademoiſelle vôtre niéce.

Clean. Pour ſon bien ? Je n'en doute pas, & vous pourriez ajouter encore pour le bien de mon frere, de ma ſœur & de ma niece Doriſe.

M. Bert. J'eſpere en effet que ce ſera un mariage de bénédiction pour toute le famille.

Clean. Et bien, Monſieur de la Bertaudiniere que ferons nous de vous quand vous aurez épouſé ma niéce ? Il faut que je vous mene à la guerre avec moi.

De la Bert. Oh ? nenny pas, Monſieur car......

Clean. Comment nenny pas ?

De la Bert. Oh ! non ? parce que......

Clean. Bon ! eſt ce que quelques coups de mouſquet vous font peur ?

De la Bert. Oh ! oüi. D'autant plus que.....

Clean. Eh bien vous en ferez peut-être quitte pour quelques coups d'épée.

De la Bert. Oh ! que nenny. Peut-être que.....

M. Bert. Monſieur, c'eſt un jeune homme qui a été élevé dans des exercices bien differens de ceux dont vous lui parlez-là.

Clean. Oüi je vois que c'eſt un jeune homme qui promet beaucoup. Mais parlons donc ſerieuſement? Monſieur Bertaudin. Vous étes un homme d'une grande pieté, à ce qu'on dit.

M. Bert.

Digitized by Google

M. Bert. Hélas ! c'est malgré moi qu'on me fait cette réputation.

Clean. Vous êtes par conséquent incapable de faire une action indigne d'un honnête homme.

M. Bert. Le Ciel m'en préserve.

Clean. Et bien croyez-vous qu'il soit d'un honnête homme d'abuser comme vous faites de la confiance aveugle que ma sœur a en vous pour lui enlever sa fille.

M. Bert. Moi ; Monsieur.

Clean. Nos conditions sont-elles égales à peu prés, Ma niéce a de la naissance & du bien : vôtre neveu n'a ni l'un ni l'autre. Ma niéce déteste vôtre neveu, & vous allez la rendre malheureuse pour le reste de ses jours. Vous allez brouiller pour jamais Madame Lucrece avec son mari ; car vous jugez bien quel vacarme il fera à son retour lorsqu'il apprendra cette nouvelle. Moi qui suis oncle d'Angelique, je vous déclare que je n'approuverai jamais ce mariage. Comment donc accordez vous, s'il vous plaît, ce dessein avec l'esprit de pieté, de desinteressement & de charité dont vous faites profession.

M. Bert. Ah ? Monsieur, vous m'affligez beaucoup de parler de la sorte ; car je vois bien que c'est la chair & le sang qui vous inspirent ces sentimens.

Clean. Non parbleu. C'est la raison, le droit & l'équité naturelle.

M. Bert. Monsieur, Monsieur ce n'est ni le bien, ni la qualité que j'ai cherché dans ce mariage.

Clean. J'en suis persuadé. Vous êtes si dilinteressé & si detaché des biens de la terre. Mais qui cherchez vous donc ?

M. Bert. Nous voulons former une union Sainte & toute Chrétinne.

Clean. Entre deux personnes dont l'une abhorrera l'autre.

M. Bert. Oh ! que Madame Lucrece entend ma pensée bien mieux que vous.

Clean.

Clean. Vous vous trompez Monsieur Bertaudin. Je connois miex vôtre pensée qu'elle. Croyez-moi sur ma parole.

M.Bert. Monsieur, si vous me connoissez......

Clean. Je vous connois de reste, encore une fois. Voici ma sœur.

SCENE VI.

MAD. LUCRECE, CLEANTE, M. BERTAUDIN, M. DE LA BERTAUDINIERE, FINETTE, LE NOTAIRE.

M.Lucr. à M.Bert. EH bien, Monsieur, il y a long temps que je vous attendes. Que ne m'avez-vous fait avertir de vôtre arrivée.

M.Bert. C'est que Monsieur Cleante m'a arrêté.

M.Lucr. Ça, ne perdons point de temps, Finette allez avertir Angelique.

Fin. La voilà, Madame.

SCENE VII.

MAD. LUCRECE, ANGELIQUE, CLEANTE, M. BERTAUDIN, M. DE LA BERTAUDINIERE, LE NOTAIRE, FINETTE.

M.Lucr. VOus me charmez, ma fille, par la joye qui brille dans vos yeux en obéissant à mes volontés.

Ang. La joye que je fais paroître, Madame, à un sujet trop legitime pour que je puisse m'y refuser.

M.Lucr. Vous m'aviez pourtant paru tantôt un peu triste.

Ang. Il est vrai, c'étoit un petit nuage que la vuë de mon bonheur prochain a dissipé.

M.Lucr.

M. *Lucr.* Oüi ma fille, soyez sure que le choix que l'ai fait pour vous vous rendra heureuse.

La Bert. Tenez Mademoiselle, voilà un petit bouquet de nôces que j'ai fait à vôtre honneur pour servir d'Epithalame.

Clean. Prenant le papier. Ah, ah! ce sont des Vers! voyons cela Monsieur de la Bertaudiniere. Je suis curieux de voir des Vers de vôtre façon. *Il lit.*

A Mad. *Ang. Anagr.* Parbleu cela me fait plaisir, car je croyois que le secret en étoit perdu.

Anagr. Angelique.Evangile. Par ma foi, je ne me serois pas defié de celui là (*voyant rire Angelique & Finette*) Voila-t-il pas? Vous ne sçavez pas estimer les choses vous autres, voyons les Vers.

EPIGRAMME.

Vos attraits ont des charmes doucereux....

Allons donc Mademoiselle faites la reverence à (l'Auteur) *Angelique fait la reverence.*

Vos attraits ont des charmes doucereux dont les appas sont si fort savoureux.......

Eh bien. Je gage que vous n'appercevez pas vous autres toute la richesse de ces deux Vers-la. *Vos attraits ont des charmes dont les appas*, & puis *doucereux savoureux* tout cela en deux Vers!

Ang. Tout cela en deux Vers,

Fin. Pour cela, Mademoiselle, voilà un Vers savoureux qui mérite bien encore une reverence áMonsieur l'Auteur. (*Angelique fait la reverence extremement bas*)

M. Lucr. Mais! voila bien de la gayeté.

M. Bert. C'est la jeunesse Madame.

La Bertau. Oh! Monsieur vous n'avez qu'á continuer; le meilleur est a la fin.

Cl. Voyons.

Vos atraits ont des charmes doucereux.
Dont les appas sont si fort savoureux,
Qu'il n'est pas bien difficile

D'*adorer*

D'adorer vos beaux yeux.

Mademoiselle voilà qui est touchant.

Ang. Cela est tout-à fait galant.

Cl. Voici le beau.

Mais ce qui me plaît entre mille.

Rendant mon cœur saintement amoureux, En purgeant la delectation de mes feux, C'est que dans vôtre nom, je trouve L'EVANGILE.

Il a ma foi raison, Parbleu je défie qu'on fasse rien de mieux.

Fin. Oh! que Monsieur de la Bertaudiniere n'est pas si sot qu'on croit!

Ang. Je vous suis vraiment bien obligée, Monsieur de la Bertaudiniere, de m'avoir appris que l'Evangile se trouve dans mon nom. Car en verité je n'y aurois jamais pensé.

M. Lucr. Encore une fois il y a là quelque chose que je ne comprens pas. Finette que veulent donc dire toutes ces plaisanteries là? Allons, allons, laissons cela, & commençons par signer le contract. (*au Notaire*) Vous l'avez apporté Monsieur.

M. Bert. Oüi Madame, le voici; mais cela est inutile.

M. Lucr. Inutile.

M. Bert. Oüi Madame. N'allons pas plus avant si vous le voulez bien.

M. Lucr. Comment donc!

M. Bert. Non Madame; c'est que Monsieur n'approuve pas ce mariage, & je serois fâché...

M. Lucr. Qu'est-ce-à-dire, il ne l'approuve pas? avons nous besoin de son consentement?

M. Bert. Ah! Madame, la paix & la charité sont des biens si précieux, que je sacrifierois tout plutôt que de les alterer le moins du monde.

M. Lucr. Que de courage & de vertu! ah! mon frere, vous devriez rendre plus de justice à M. Bertaudin.

Cl. Cela viendra, ma sœur.

M. Bert. Mais, Madame, priez-le du moins de se retirer! afin qu'il ne soit pas témoin d'une chose qui lui fait quelque peine.

Cl.

Digitized by Google

Cl. Non, Monsieur Bertaud. Vous trouverez bon s'il vous plait que je voye finir cette affaire.

M. Lucr. Eh! laissons-le se retirer s'il veut. Donnez moi toujours le contract que nous le signions. Vous l'avez sans doute fait faire comme nous avions dit.

M. Bertaud. Oüi, Madame; j'ai suivi vos intentions de point en point, & j'ai même relû le contract exactement depuis qu'il est écrit. Mais pour peu que vous ayez de défiance, Madame, ayez la bonté de lire vous même avant que de le signer.

M. Lucr. De la défiance avec M. Bertaudin!

Cl. Elle ne seroit peut être pas si mal placée.

M. Bert. Eh! oüi, Madame; je suis peut-être un miserable: il se peut faire que je sois un mal honnête homme qui cherche à vous tromper. Il est toujours bon de prendre ses précautions avec tout le monde.

M. Lucr. Des précautions avec M. Bertaudin! donnez moi vîte que je signe.

M. Bertr. Puisque vous le voulez ainsi, Madame, le voilà.

Cl. Oh! parbleu je ne suis point la dupe de ces bouffonneries là (*Il saisit le contract*) Donnez moi, s'il vous plait, le contract que je lise. Il ne sera pas dit qu'on signe ici un pareil acte sans que personne l'ait lû.

M. Lucr. Eh bien, mon frere, voilà toûjours de vos emportemens.

Cl. Tant qu'il vous plaira ma sœur. Mais comme Monsieur dit qu'il a lû exactement aussi.

M. Bert. Monsieur me prend apparemment pour tout autre que que je ne suis.

Cl. Croyez moi je ne vous prends que pour ce que vous êtes. Ne venez vous pas de dire qu'il est bon de prendre ses précautions avec tout le monde; écoutez, Madame, s'il vous plaît.

M. Lucr. Mais dequoi cela sert-il qu'à perdre du tems?

Cl. Eh bien donnez-moi cette satisfaction! cela sera bientôt fait.

M. Bert. Mais Monsieur, ce n'est point à vous que nous avons affaire ici, c'est à Madame.

Cl. Il est vrai ; mais il me semble que votre resistance n'est pas un bon signe. Craignez-vous quelque chose ?
M. Bert. Non assurement. Je suis honnête homme.
Cl. Je veux le croire ; mais permettés-moi de m'en assûrer par la lecture de votre contract.
M. Lucr. Non, mon frere, je ne le souffrirai pas, puisque cette précaution est inutile, & qu'elle lui fait de la peine. Ce pauvre M. Bertaudin !
Cl. Et moi, ma sœur, je vous proteste que je ne rendrai point le contract que je ne l'aye lû.
M. Lucr. Allons donc, M.Bertaudin, ayons cette complaisance-là pour lui.
M. Bert. Non, Madame, si on me fait cet affront, je me retire.
M. Lucr. Je vous en prie, Monsieur Bertaudin vous le mettrez par-là dans sont tort.
M. *Bert.* Non, Madame; je n'y puis consentir. Il n'à y qu'à remettre l'affaire à une autre fois, & permettés-moi de me retirer. Allons mon neveu.
M. Lucr. Voilà de quoi vous êtes cause, mon frere.
Cl. Arretant M. Bert.
Non non, Monsieur, avant que de vous en aller, nous avons un petit éclaircissement à vous demander. Eh! ma sœur ne deviés vous point avoir ouvert les yeux depuis un quart d'heure; Un mot va finir l'affaire. Est-ce votre intention de vous dépoüiller vous, votre mari, & ma niece Dorise pour donner tout votre bien avec Angelique au neveu de Monsieur Bertaudin.
M. Lucr. Non assurement. Que voulés-vous dire.
Cl. Tenés, lisés seulement ces deux ou trois lignes, & voyés si vous voulés marier votre fille à ce prix.
M. *Lucr.* *lisant* O Ciel !
Cl. Que dites-vous à cela, Monsieur Bertaudin, il faut avoüer que pour le coup la grace vous a furieusement manqué.
Fin. Voyés ce que fait faire la delectation terrestre. O nature corrumpuë !
M. *Bert.* Je dis, Monsieur .... Je dis que ce n'est point
al

là le contract que j'ai voulu faire signer à Madame. Il faut que Monsieur le Notaire ait mal pris ma pensée.

M. *Lucr.* Eh bien, voilà peut être l'explication du mystere.

Le Notair. Que voulés vous dire, Monsieur, que j'ai mal pris vôtre pensée? me prenés vous pour un ignorant; Croyés vous que je ne sçais pas mon métier? Je vous trouve plaisant. Oh! vous avez beau me faire des signes.

M. *Bertaud.* Mais Monsieur, faites donc rèflexion.....

Le Notair. Je n'ai que faire de vos réflexions. Qui est-ce qui sçait mieux que moi prendre l'esprit d'un contract, rediger des conventions par écrit, dresser des clauses conformément aux ordonnances, suivant l'usage & coûtume des lieux, dans le stile propre & significatif, & donner à un acte passé entre des parties toute sa forme juridique:

M. *Bert.* Mais, Monsieur, ne sçavés-vous pas...

Le Notair. Si, je le sçais; & sçais de plus que je suis honnête homme, & que c'est vous qui m'avés dicté toutes les clauses du contract, & que vous l'avés ensuite lû & vérifié vous même.

M. *Lucr.* O ciel! en croirai-je mes oreilles & mes yeux écoutés; il me vient une idée pour nous accorder & vous convaincre tous du desinteressement de Monsieur Bertaudin. Comme ce n'est pas le bien qu'il a cherché dans ce mariage, il n'aura pas de peine à approuver ma pensée. Conservons ce contract dans son entier avec toutes ses clauses & changeons y seulemẽt les noms. A la place d'Angelique & de la Bertaudiniere substituons les noms de Dorise & d'Eraste qui s'épouseront avec tous les biens; & au lieu de Dorise qui est desheritée dans le contract, substituons le nom d'Angelique, & Monsieur de la Bertaudiniere pourra encore l'épouser s'il veut.

M. *Bert.* Mais, Madame, de cette façon-là Angelique n'auroit rien.

M. *Lucr.* Qu'importe? Ce n'est pas un vil interêt qui

nous

nous à servi de motif pour souhaiter ce mariage.

M. *Bert.* Vous voudriez que mon neveu épousât une fille desheritée.

M. *Lucr.* Songés qu'aprés tout elle ne manquera pas du necessaire. Sa sœur en usera bien avec elle; & je prévois que dans cette condition elle aura un grand avâtage. Car comme les biens de ce monde servent d'aliment à la cupidité terrestre, delivrée de cette obstacle, Angelique pourra se livrer toute entiere aux mouvemens de la grace & de la charité. . . vous n'approuvés pas ce dessein?

M. Bert. Non, Madame; & je vois bien que vous n'avés pas eu assés de consideration pour moi, pour que je doive souhaiter encore le mariage que nous avions projetté.

M. *Lurc.* De la consideration pour vous, M. Bertaudin! ah! je m'apperçois enfin que je n'en ai eu que trop. Le dessein que je viens de vous proposer n'étoit qu'une feinte pour vous donner occasion de découvrir le fond de vôtre cœur. Vous pouvés vous retirer désormais.

M. *Bert.* Oüi, Madame, je me retire, & je trouverai aisément dequoi me consoler de la perte de vos bonnes graces.

Fin. Monsieur de la Bertaudiniere, voilà une belle matiere d'anagramme! pia pia pia, glou glou glou.

Cl. Taisés vous, Finette; le coupable est assés humilié, & l'autre n'a pas merité de l'etre.

Le Not. au reste, Monsieur, je vous avertis que Monsieur Bertaudin ne le portera pas loin; car le Commissaire du Quartier qui est de mes amis m'a dit en secret qu'il avoit ordre de l'arrêter au plus tard demain pour avoir detourné à son profit des sommes considerables qu'il avoit reçûes pour faire des œuvres de charité.

Cl. L'infame!

Le Notair. N'ai-je plus rien à faire ici?

Cl. Non, Monsieur: il suffira de revenir demain. Et

vous

Digitized by Google

vous ma niéce retirez-vous aussi un moment avec Finette, & vous reviendrez comme vous sçavez.

SCENE VIII.

MAD. LUCRECE, CLEAN.

Cl. EH bien ma sœur connoissez-vous à présent M. Bertaudin & vos Messieurs.

M. *Lucr.* Voilà une avanture à laquelle je ne me serois jamais attenduë.

Cl. Je le crois, parce qu'ayant comme vous avez de la droiture & de la pieté, il n'a pas été difficile de vous seduire par un faux exterieur de vertu, & de vous remplir l'esprit de mille faux préjugés. Mais que cet exemple vous rende desormais plus précautionnée, & plaise á Dieu qu'il serve à vous détacher de cette malheureuse secte.

M. *Lucr.* Ah! mon frere, vous connoissez mal ce que vous apellez une secte. Ce sont des gens de bien, je vous assûre.

Cl. D'accord, si vous voulez; car le plus grand nombre sans doute est de personnes seduites comme vous l'avez été, les unes par une fausse montre d'erudition, les autres par une fausse apparence de vertu, d'autres par une fausse compassion pour quelques broüillons que la Cour est obligée de punir. Mais si je pardonne à la plûpart de ceux qui se laissent seduire à cause de leur bonne foi & de leur ignorance, je vous avoüe que je ne puis excuser leur credulité & leur aveuglement.

M. *Lucr.* Eh pourquoi cela, mon frere?

Cl. C'est que toute la conduite de ce parti porte des caracteres si visibles de faction & de cabale, de partialité, de malignité & de revolte contre l'autorité spirituelle & temporelle, qu'il faut vouloir s'aveugler pour ne pas les appercevoir. Que des broüillons & des

Digitized by Google

des esprits inquiets, que des femmes joüeuses & coquetes, que des libertins sans mœurs & sans religion favorisent ce parti, comme en effet il y en a beaucoup, on en voit assez la raison. Mais que des gens dont le cœur est droit & les intentions pures, qui aiment l'Etat, la Religion & le Prince, ne voient pas le tort horrible qu'ils font par là à l'Eglise, à la tranquilité de l'Etat & à l'autorité du Prince, voilà ce que je ne comprends pas.

M. *Lucr.* Vous ne croiriez pas, mon frere, que les raisonnemens que je vous ai entendu faire tantôt m'ont un peu ébranlée, & que ce que je viens de dècouvrir m'èbranle encore davantage. Mais n'esperez pas me faire changer de sentimens en un jour. Car il me reste bien des difficultès.

Cl. Je n'en doute pas, ma sœur; mais veüilliez seulement être instruite, & pour cela suspendez pour un temps vos prèjugez, afin d'examiner les choses sincerement & de bonne foi, & je suis sûr que dans peu vous aurez honte d'avoir suivi une secte si mèprisable. Mais pour le present il s'agit d'autre chose. Vous avez fait une demarche dont mon frere à son retour n'aura pas lieu d'être satisfait.

M. Lucr. Il est vrai, & je vous prie de m' aider à racommoder cette affaire.

Cl. Rassurez-vous. J'ai dèja fait votre paix.

M. Lucr. Comment donc!

Cl. Mon frere est arrivè depuis quelques heures.

M. *Lucr.* Mon mari est de retour d'Espagne

Cl. Oüi; s'il n'a point paru dans l'affaire qui vient de se passer, c' est qu' il a craint que les premiers mouvemens de sa colere ne lui fissent oublier les egards qu' il veut avoir toûjours pour vous.

M. *Lucr.* Je vous ai trop d'obligations.

SCE-

SCENE NEUVIE'ME ET DERNIERE.

GERONTE, MAD. LUCRECE, CLEANTE, DORISE, ANGELIQUE, ERASTE, FINETTE.

Me. Lucr. AH ! Monsieur, que j'ai de joye de vous revoir! mais quelle est temperée par la honte qui me reste de la faute que j'ai été sur le point de commettre.

Geront. Assûrez-vous, Madame, par cet embrassement d'un parfait oubli de tout le passé. Je ne veux pas même qu'il en soit parlé desormais : & puisque le delai du mariage d'Angelique avec Eraste a été l'occasion de tout le desordre, marions-les tout à l'heure. Le contract est tout dressé depuis deux ans, & nous le signerons demain tout à nôtre aise. Allons donnez-vous la main, & fasse le Ciel que vous viviez toujours contens l'un de l'autre.

Erast. Je l'espere, Monsieur ; & j'ose encore vous assurer que vous ne serez pas moins satisfait de mon respect & de ma reconnoissance.

Dorif. Et moi mon pere, vous me comptez donc pour rien.

Geront. Non certes. Je te marierai aussi quand tu voudras ; & c'est ta faute si tu ne l'es pas déja. Allons nous mettre à table.

Finet. Adieu Messieurs les Iansenistes. L'inquisition nous est arrivée d'Espagne.

Fin du cinquième & dernier Acte.

LEGISTRATO
09338

Digitized

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIO